

Cahiers LITUANIENS



N°13 - Automne 2014 - 15^e année



Cahiers
LITUANIENS
Cercle d'histoire Alsace-Lituanie

N°13 / 2014
Strasbourg, automne 2014

Revue publiée avec le soutien de
la Fondation Robert Schuman (Paris) et de
l'Union Internationale des Alsaciens (Colmar).

Illustration de couverture :

Žibuntas Mikšys, *Antroji Sibilė (Deuxième Sibylle)*,
linogravure, 30 x 24 cm, 1962, collection particulière.

Directeur de la publication : Philippe Edel

Collaboration éditoriale :

Aldona Bieliūnienė, Sylvie Abgrall-Burin des Rozières, Liucija Černiuvienė,
Marie-Françoise Daire, Piotr Daszkiewicz, Corine Defrance,
Liudmila Edel-Matuolis, Julien Gueslin, Eglė Kačkutė, Ona Kažukauskaitė,
Jean-Claude Lefebvre, Guido Michelini, Caroline Paliulis, Yves Plasseraud,
Aldona Ruseckaitė, Marielle Vitureau, Bernard Vogler.

Crédits photographiques :

Dailininkų sąjungos leidykla : p. 4, 6, 16, 30, 37, 38, 43, 50, 56 ;

Jean-Marie Le Minor : p. 44 ;

Books from Lithuania / Arūnas Baltėnas : p. 17, 61 ;

*La couverture de la revue Wszeczeńświat, p. 53, nous a été aimablement
communiquée par Urszula Klatka, de la Bibliothèque Jagellonne de Cracovie.*

ISSN 1298-0021

© Cercle d'histoire Alsace-Lituanie / Cahiers Lituanien, 2014

Maquette et mise en page : Pierre Potier

Impression : Ireg

Dépôt légal : 4^e trimestre 2014

Tous droits réservés

Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé en Alsace.

Sommaire

	<i>pages</i>
Éditorial	5
Émilie Plater, la vierge lituanienne et ses sœurs <i>Marie-France de Palacio, professeur de littérature comparée à l'Université de Bretagne Occidentale</i>	7
Les bonnes feuilles de Vilnius <i>Tomas Venclova, professeur émérite de littératures slaves à l'Université de Yale</i>	17
La mémoire du grand-duché de Lituanie en Biélorussie <i>Anna Zadora, chercheure associée aux universités de Strasbourg et de Genève</i>	31
Žibuntas Mikšys, un artiste entre deux mondes <i>Erika Grigoravičienė, historienne de l'art, collaboratrice scientifique de l'Institut des études culturelles lituaniennes (LKTI), Vilnius</i>	39
Ferdinandas Bendoraitis, médecin missionnaire et bibliophile <i>Philippe Edel, Cercle d'histoire Alsace-Lituanie, Strasbourg</i>	45
Un hommage polono-lituanien à Anton de Bary (1831-1888) <i>Józef Rostafiński (texte introduit par Piotr Daszkiewicz)</i>	51
L'énigme du départ de Lituanie de Jean-Emmanuel Gilbert <i>Piotr Daszkiewicz, historien des sciences, chargé de mission au Muséum national d'Histoire naturelle, Paris</i>	57
Donaldas Kajokas, poèmes <i>Présentation par Eglė Kačkutė Traduction par Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis.</i>	61
Turinys lietuvių kalba - Summary in English	64



Žibuntas Mikšys, *Mėnesiena (Clair de lune)*, linogravure, 13,8 x 11,8 cm, 1942.

Éditorial

Afin de commémorer les 200 ans de la mort du naturaliste français Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814), un colloque international s'est tenu en septembre 2014 sur le rôle du savant dans le développement de l'histoire naturelle. Il est révélateur que cet événement se soit tenu dans l'ancienne République des Deux Nations, au siège de l'Académie polonaise des sciences à Varsovie où s'étaient réunis pendant deux jours des spécialistes venus de France, de Lituanie, de Pologne et d'Ukraine. Gilibert ne passa pourtant que huit années (1775-1783) en Pologne-Lituanie, mais il y marqua fortement les sciences par ses nombreux travaux et découvertes. Son nom fut ainsi donné à une rue de Kaunas ainsi qu'à l'actuel programme franco-lituanien d'échanges scientifiques (Partenariats Hubert Curien). Piotr Daszkiewicz tente dans ce numéro de nous expliquer l'énigme du brusque départ de Gilibert en 1783. Dans le sens inverse, nous accueillons aussi ici un hommage polono-lituanien à Anton de Bary, fondateur du nouveau Jardin botanique de Strasbourg et premier recteur de son université impériale.

Dans le domaine littéraire, ce numéro a l'immense privilège d'accueillir les bonnes feuilles de l'ouvrage *Vilnius* de Tomas Venclova que Circé, l'éditeur de l'édition française, nous a aimablement autorisé à révéler, avant sa parution l'an prochain. Nous lui en sommes très reconnaissants. Notons que la maison d'édition Circé a déjà publié un recueil de poèmes du grand écrivain et poète, intitulé *Le Chant limitrophe*. Ces feuilles côtoient un texte très érudit de Marie-France de Palacio, coauteur du remarquable *Eden lituanien et Babylone française* (Classiques Garnier), sur le personnage romantique d'Émilie Plater, considérée comme héroïne nationale tant en Lituanie qu'en Pologne et comparée par Adam Mickiewicz à Jeanne d'Arc.

La partie biographique de cette livraison comprend par ailleurs un texte sur l'artiste lituanien Žibuntas Mikšys, décédé en 2013 à Paris où il vécut pendant près de cinquante ans, et dont plusieurs de ses œuvres illustrent cette édition – y compris la couverture – grâce à l'aimable mise à disposition de l'Union des artistes peintres de Lituanie ; et une contribution sur le médecin missionnaire Ferdinandas Bendoraitis, formé à Paris et à Strasbourg, et dont la passion des ex-libris nous permet également d'embellir ce cahier.

La mémoire du grand-duché de Lituanie en Biélorussie fait l'objet ici d'une synthèse des travaux qu'a menés sur le sujet Anna Zadora, une chercheuse associée aux universités de Strasbourg et de Genève.

Enfin, comme de tradition, le numéro s'achève avec une petite sélection de poèmes – cette fois de Donaldas Kajokas – présentée en lituanien et dans une traduction de Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis, et précédée d'une introduction à la vie et l'œuvre du poète par Eglė Kačkutė.



Žibuntas Mikšys, *INRI*, linogravure, 17,2 x 12,0 cm, 1942.

Émilie Plater, la vierge lituanienne et ses sœurs

Marie-France de Palacio

À partir de sa mort en 1831, et pendant près d'un siècle, Émilie Plater fut l'objet de nombreuses réécritures, romanesques, poétiques ou dramaturgiques, sans compter les relations plus historiques de sa vie héroïque. Mais qui était cette jeune aristocrate lituanienne, morte à vingt-cinq ans pour avoir voulu combattre le joug russe ? Résumons d'abord, en suivant la biographie que Joseph Straszewicz en donna en 1835, les principales étapes de sa brève existence.

Émilie Plater (Emilija Pliaterytė) naquit le 13 novembre 1806 à Vilnius dans une famille d'ancienne noblesse. Son père, le comte Xavier Plater (Franciszek Ksawery Plater) et sa mère, Anna von der Mohl, se séparèrent en 1815. La mère d'Émilie se retira auprès d'une parente, veuve du chambellan de Livonie, à Lixna (Liksna) dans l'actuelle Lettonie. Dès son plus jeune âge, Émilie s'intéressa plus à la nature, à l'enseignement de l'histoire, aux exercices physiques et à l'équitation qu'aux jeux de petites filles. Prenant pour modèles les grandes figures patriotiques, grande lectrice de Mickiewicz, elle s'enflammait aussi bien pour la cause grecque que pour l'héroïsme de Jeanne d'Arc.

En 1823, son cousin germain, Michel Plater, fut condamné à être soldat dans l'armée russe, à titre de représailles pour sa participation (pourtant vraiment mineure) à la rébellion des étudiants de l'université de Vilnius. Ce fut pour Émilie une prise de conscience soudaine du rôle actif qu'elle avait à jouer dans l'histoire de sa patrie occupée depuis trente ans par les Russes. Un voyage à Cracovie et Varsovie en 1829 contribua à la rendre encore plus sensible à la cause commune des Polonais et des Litvaniens, et, lorsque sa mère mourut en 1830, Émilie décida de s'engager pour combattre l'envahisseur russe. Elle quitta Lixna, partit pour la Lituanie où la nouvelle de la révolution de novembre 1830 à Varsovie venait de se répandre et de susciter des élans de solidarité et d'insurrection, au point que le désarmement de la Lituanie avait été engagé. Déçue par la pusillanimité du gouvernement national de Varsovie au lendemain de l'insurrection du 29 novembre 1830, Émilie Plater (qui avait coupé ses cheveux et adopté une tenue virile) appela les Litvaniens aux armes et leva une petite armée. Elle rejoignit ensuite le corps d'insurgés sous les ordres du comte Charles Zaluski, se fit admettre dans les rangs des chasseurs libres de Wilkomir, puis changea de corps pour joindre celui de Constantin Parczewski. Mais c'est enfin et surtout auprès du général Dezydery Chłapowski qu'elle servit avec enthousiasme la cause de l'indépendance. Chłapowski avait eu l'idée d'une jonction entre les insurgés litvaniens et les troupes polonaises ; cette jonction eut lieu le 6 juin. Comme l'écrit avec émotion Straszewicz en 1835 dans *Émilie Plater, sa Vie et sa Mort* : « *l'Aigle blanc de la Pologne se mêl[a] au Chevalier de Lithuanie* ». Émilie Plater

fut alors nommée capitaine commandant la Première Compagnie du 1^{er} Régiment de Lituanie, qui, quelques jours après, prit le numéro de 25^e de ligne. Lors de la bataille de Vilnius, consacrant la victoire des Russes, Émilie était à Kovno. Le 25^e de ligne fut décimé ; Émilie Plater suivit néanmoins de nouveau Chłapowski, mais ce dernier renonça à toute tentative de rejoindre la Pologne, et décida de rendre les armes et de se réfugier en Prusse. Émilie Plater s'opposa au général, refusa de s'incliner devant les autorités prussiennes, et, avec son amie Marie Raszanowicz (Marija Rašanavičiūtė) et le comte César Plater (Cezaris Pliateris), quitta l'armée. Leur but était de gagner Varsovie. Ils réussirent à franchir le Niémen, mais, après une errance dans les marais et forêts, elle succomba à l'épuisement et à la fièvre, le 23 décembre 1831, à vingt-cinq ans, à Justinavas (actuellement Vainežeris). Elle fut inhumée à Kopciowo (Kapčiamiestis).

Tous les récits de la courte vie d'Émilie Plater, y compris les récits prétendument objectifs contiennent nécessairement les éléments du mythe, ou plutôt de la concentration de mythes, que la jeune Lituanienne incarna : Amazone, allégorie patriotique, « Jeanne d'Arc polonaise », autant de mythes expliquant la fascination qu'elle exerça dans la France des exilés. Si l'on devait choisir un *terminus a quo* symbolique de cet engouement, le spectacle *Les Polonais* de décembre 1831, au théâtre du Cirque Olympique, paraît particulièrement représentatif, dans la mesure où il témoigne, l'année même de la mort de la jeune fille, du potentiel mélodramatique de son tragique destin (en témoigne par exemple l'ironie de Chopin assistant au spectacle¹).

Plusieurs caractéristiques du mythe de l'Amazone lituanienne mériteraient des études particulières et approfondies. Dans le cadre limité qui m'est imparti, j'évoquerai deux aspects essentiels : l'importance de la particularité lituanienne de l'héroïne polonaise, et l'étonnante relation entre réalité et fiction dans le cadre de cette histoire à la fois singulière et mythique.

La vierge lituanienne

Très tôt le mythe d'Émilie Plater fut accueilli et diffusé en France. Deux sources alimentèrent les réécritures successives au cours du siècle : le livre de Joseph Straszewicz, *Émilie Plater, sa vie et sa mort* (1835) et *Le bivouac des insurgés lithuaniens* de Constantin Gaszynski, recueilli dans les *Souvenirs de la Pologne* (1833). La titrologie met d'ailleurs en valeur la patrie de la jeune fille née à Vilnius en 1806, symbole vivant de la réunion de la Pologne et de la Lituanie (elle devait d'ailleurs être élevée au grade de capitaine commandant du 25^e de ligne lorsque les armées de Lituanie et de Pologne se réunirent sous les ordres du général Kłapowski).

¹ Sur ce point, voir l'article de Maria Straszewska, « La "Cause polonaise" de 1830 dans la poésie et le théâtre français », in : *Pologne. L'insurrection de 1830-1831. Sa réception en Europe*, textes réunis par Daniel Beauvois, Lille, Université de Lille III, 1982, p. 78-79.

C'est le célèbre poème *La mort du colonel* (*Śmierć pułkownika*) de Mickiewicz, auteur, comme on le sait, « *gente lituanus, natione polonus* », qui mit très tôt en exergue la spécificité lituanienne de l'héroïne. Dans les derniers vers de ce poème se trouvent d'ailleurs réunis tous les éléments du mythe : l'héroïsme (« *bohater* », le héros), l'androgynie due au travesti² (le commandant est une femme, une vierge, « *dziewica* », le substantif étant répété), la *gens* (mise en avant par sa position en début de vers : « *To Litwinka* ») :

[...] *Ach, to była dziewica,
To Litwinka, dziewica-bohater,
Wódz Powstańców - Emilia Plater!*



Le monument à Émilie Plater à Kapčiamiestis où elle est enterrée

Les trois derniers vers surgissent au terme de l'évocation du valeureux commandant de l'insurrection, et préparent l'effet de surprise du nom ultimement proclamé.

La vierge lituanienne de Mickiewicz fit son entrée dans les anthologies françaises grâce à plusieurs traductions, dont celle de Christien Ostrowski, qui traduit ainsi la fin de *La mort du colonel* : « *Mais d'où vient que ce chef dans ses vêtements de chasseur a des joues si virginales ? Et ce sein... ô ciel ! C'est une vierge lithuanienne ! - Le colonel des insurgés, Émilie Plater !* »³

De façon significative, le poème retrouve de nombreux traducteurs trente ans plus tard, au moment de la seconde insurrection. Pour n'en donner qu'un exemple, une modeste et provinciale publication comme *Les Jeux poétiques*, anthologie hebdomadaire, propose en novembre 1861 un poème intitulé *Un colonel*, d'un certain Joannis Morgon (« de l'Ain », *sic*) qui s'achève sur ces mots (sans avoir d'ailleurs jugé bon de rappeler qu'il ne s'agissait pas d'une création originale mais d'une paraphrase – pour le moins surprenante) :

[...] *ô ciel c'est une vierge !
Des monts lithuaniens, c'est la belle Plater !
La vaillante Émilie ! Elohim, par saint Serge
Bénis-la ! De nos cœurs vouons-lui le concert !*

Le même effet de surprise final se trouve dans l'autre source précoce, précédemment mentionnée. Dès 1833, en effet, Constantin Gaszynski y recourt dans

² Étonnamment, l'androgynie d'Émilie, telle que présentée par le poème de Mickiewicz, fera l'objet d'un commentaire lors d'un compte rendu de... l'*Orlando* de Virginia Woolf, en 1929, à propos des garçonnnes. Le ton en est d'ailleurs surprenant : « *On connaît peut-être la ballade célèbre de Mickiewicz, La Mort du colonel, si drôle dans son comique involontaire de sujet de pendule : "C'est du comte Plater l'enfant la plus chérie, / c'est sa fille Émilie !"* » . Article de Louis Gillier dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} septembre 1929, p. 227.

³ *Œuvres poétiques* complètes de Mickiewicz, traduction du polonais par Christien Ostrowski, Paris, Firmin-Didot, 1859, tome I, « Hymnes », p. 122.

« Le Bivouac des insurgés lithuaniens (1831) », dans les *Souvenirs de la Pologne, historiques, statistiques et littéraires*. L'évocation d'Emilia, au terme d'une longue description de vaillants insurgés, obéit à un effet de retardement et de surprise : « *ce convive silencieux c'était une jeune Lithuanienne, c'était la comtesse Emilia Plater*⁴. »

De nombreux poèmes et romans vont reprendre le procédé. Dans *Aymar* (1838) d'Henri de Latouche, par exemple, Emilia Plater est présentée de la même façon, en jouant de l'effet de surprise. Elle surgit une première fois devant l'héroïne, aristocrate française ayant fui le sacre de Louis-Philippe, après avoir été décrite comme un bel officier aux longs cheveux blonds : « *Ce familier capitaine, lui dit-il, le chef de toute cette compagnie de chasseurs, voulez-vous savoir son nom ? Il s'appelle Emilia Plater*.⁵ » Comme beaucoup d'écrivains « utilisant » cette figure légendaire de son vivant, Latouche n'hésite pas à réécrire la fin de la comtesse, qui meurt auprès de son héros éponyme (et fictif) en s'écriant : « *Ma Pologne ! Ingrate Europe ! Et puis : - Sauvez-vous, exprima-t-elle enfin par un signe fait à Aymar.* »

Hyacinthe Corne, en 1861, inventa lui aussi un compagnon et témoin fictif de la mort de la comtesse. Comme pour Aymar, la jeune femme se meurt en mettant « *sa main brûlante dans la [s]ienne* », et en lui confiant ultimement son amour pour la patrie. Mais il s'agit d'un roman où la comtesse et l'exilé lituanien qui en rappelle l'histoire occupent une place centrale. Trente ans après sa mort, la figure de l'héroïne, réactualisée par le contexte anti-russe, suscitait en effet de nouveau les passions et le roman *Souvenirs d'un proscrit*, d'Hyacinthe Corne, homme politique et écrivain, en est un exemple frappant. Le compte rendu élogieux qu'en propose le « Bulletin bibliographique » de la *Revue européenne* souligne d'ailleurs significativement que « *ce noble livre ne pouvait paraître plus à propos, au moment où la Pologne se retourne encore une fois sur son lit de douleur* » (1861 ; p. 859). La préface du roman évoque, trente ans après, la Pologne glorieuse de 1831, mais le premier chapitre s'ouvre en 1851, sur l'agonie d'un exilé, ancien « noble lithuanien, patriote polonais », soldat de 1831 ayant ensuite erré à travers l'Europe pour finir misérablement dans une soupente parisienne. Avant de mourir, « le Lithuanien » comme il est nommé dans le liminaire, écrit ses souvenirs qu'il lègue à un ami français. Or l'un des intérêts de ce roman est de souligner constamment la spécificité lituanienne de l'insurrection, et, par ricochet, de l'héroïne qui nous intéresse.

Corne cite abondamment le texte de Straszewicz, qu'il présente comme l'un des personnages du roman, rapportant les actes glorieux d'Émilie. Constamment, la biographie de 1835 sert de support au prétendu récit du fictif narrateur. Ainsi, p. 86, une note de bas de page informe discrètement de la source des descriptions de la

⁴ *Souvenirs de la Pologne, historiques, statistiques et littéraires*, Paris, Au bureau des souvenirs, 1833, p. 71.

⁵ *Aymar*, Paris, librairie de Dumont, 1838, tome I, p. 232.

jeune fille : « *Ce portrait d'Émilie Plater cadre avec celui que nous a laissé de cette jeune héroïne un noble Lithuanien, Michel Straszewicz, qui fut son voisin de campagne, son compagnon d'armes dans l'insurrection de 1831, et plus tard son biographe.* » Le romancier fait naître son noble lituanien, Witold Luczynski, faux narrateur et vrai personnage, en 1802 au château de Luczyn, dans l'ancienne voïvodie de Wilna. À quatorze ans il y rencontre Émilie Plater, âgée de neuf ans, et demeure frappé par son intelligence et ses élans de patriotisme lorsqu'elle entend parler de Kościuszko, et de la levée en masse de la Lituanie en 1794, « *La Lituanie donnant bravement la main à la vieille Pologne insurgée, Wilna imitant Varsovie* ». Une idylle se tisse entre le héros fictif, Witold, et la jeune fille, qui sacrifie néanmoins son amour terrestre à celui de la patrie, et repousse les avances du jeune homme. Pour complaire à celle-ci, Luczynski rejoint les insurgés. À maintes reprises, il déplore l'absence de solidarité des Polonais. Systématiquement, Corne distingue en effet Polonais et Lituaniens, même s'il évoque leur cause commune. Ainsi :

À Varsovie, je ne tardai pas à me mettre en rapport avec plusieurs Lithuaniens qui y étaient accourus au lendemain de la révolution. Ensemble, nous déplorions amèrement l'indifférence des hommes politiques à l'égard de la Lithuanie. Parmi tant de provinces asservies aux Russes, et qui du Niémen au Volga, tendaient les mains vers leurs frères affranchis du joug, la Lithuanie surtout méritait de n'être pas laissée dans l'abandon. Grande comme un royaume, intimement unie à la Pologne pendant six cents ans, placée vers le nord comme un poste avancé sur le chemin des armées russes, elle appelait des libérateurs⁶.

C'est l'occasion de distinguer Lelewel, qui fait l'objet d'un portrait mélioratif, pour son action en faveur de la Lituanie :

Cependant, il restait quelques moyens de relier la Lithuanie à la cause commune et de resserrer le faisceau, condition de force et de salut dans cette crise suprême. Parmi les hommes du gouvernement, Lelewel surtout portait sa sollicitude de ce côté. Mieux qu'un autre, il savait quelle sève de patriotisme il y avait dans la jeunesse lithuanienne. Son cœur saignait de voir tant de forces vives paralysées et comme perdues, au moment du choc qui allait décider des destinées de la Pologne. Tous les Lithuaniens, venus à Varsovie pour adjurer la mère patrie de ne pas les abandonner, étaient par lui accueillis comme des frères malheureux [...].

L'évocation des obsèques d'Émilie Plater souligne d'ailleurs une ultime fois la préférence accordée au particularisme lituanien, tout en associant symboliquement la *gens* et la *natio* : « *On l'enterra avec mystère dans le parc du château, au pied d'un peuplier. Sur l'écorce de l'arbre, le bon vieillard qui lui avait fermé les yeux grava lui-même ces simples mots : To Polka (ici est une Polonaise). Une petite croix de bois fut placée sur sa tombe... Il n'y a pas encore d'autre monument élevé à la mémoire de l'héroïne de la Lithuanie !...* » (p. 298). « *To Polka* » résonne comme l'écho de « *To Litwinka* ».

⁶ Hyacinthe Corne, *Souvenirs d'un proscrit*, Paris, Michel Lévy Frères, 1861, p. 191.

Autour de 1863 se multiplient ainsi les romans au sein desquels le caractère lituanien de l'insurrection polonaise est réaffirmé, et cristallisé autour de la figure légendaire d'Émilie Plater. En 1863, le roman *Les Faucheurs Polonais* d'Henri Augu évoque lui aussi « la jeune comtesse Emilia Plater, l'héroïne *lithuanienne* »⁷.

Émilie et ses sœurs

Mickiewicz avait, avec *Grajina* et *Konrad Wallenrod*, mis à l'honneur sa Lituanie natale. En 1842, dans sa préface à la seconde édition de la publication des *Œuvres poétiques complètes* du poète, Hippolyte Lucas note que « l'histoire de *Grajina*, la belle princesse qui, méprisant l'aiguille, les fuseaux et les jeux féminins, armait sa main du glaive des combats, a inspiré et soutenu la vaillance de la comtesse Plater. » Ostrowski avait lui aussi, cinq ans plus tôt, développé l'idée d'une incarnation du personnage fictif en la personne d'Émilie Plater. Il affirmait que la lecture de *Grażyna* avait « donné au patriotisme d'Émilie Plater cette sublimité qui lui a fait subir, avec sa faiblesse de femme, toutes les privations, les fatigues d'une guerre d'insurgés » et développait le thème de la sororalité entre l'héroïne de chair et de sang et l'héroïne de papier et d'encre, en lui associant le mythe de l'origine lituanienne : « Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier les traits de ressemblance existant parmi ces deux guerrières, qui semblent n'en faire que deux sœurs, deux âmes appartenant à la même famille, dont l'origine fut le ciel de la Lithuanie, et le principe générateur, ce souffle héroïque qui se révèle dans toute son existence nationale. » Poursuivant un raisonnement où chronologie et logique se mêlent confusément (ce qui est peut-être l'une des caractéristiques du mythe), Ostrowski induit de la similitude une relation de cause à effet dans laquelle la jeune comtesse paraît n'avoir d'autre dessein que celui d'imiter l'héroïne de Mickiewicz. Le lien consécutif brave la logique : « Il y a dans l'histoire d'Émilie quelques traits qui rappellent tellement l'histoire de *Grajina*, qu'il serait impossible de se méprendre sur leur parenté » et la comtesse Plater devient une sorte d'objet littéraire miraculeux dans son incarnation : « La vierge martyre a réalisé la légende du *Vaydelot lithuanien*, et nous avons vu se passer sous nos yeux ce poème, dans lequel on ne trouve rien de commun, où tous les détails forment de sublimes tableaux, et toutes les passions sont dramatiques. Trois fois bénis les vers faits pour inspirer de telles actions, et les poètes qui font un tel usage de leur puissance ! »

Dans son édition des *Poésies complètes* de Mickiewicz, à l'occasion de la traduction de *La mort du colonel*, Ostrowski reprit cette idée, en soulignant encore davantage la dimension spectaculaire et littéraire de l'héroïne, devenue metteur en scène et actrice, tout à la fois, de l'œuvre du Maître : « La vierge martyre a réalisé la fiction du *vaïdelote lithuanien* ; elle l'a mise en quelque sorte en scène sous nos yeux, et sur le même théâtre ». Le registre utilisé est frappant, dans la mesure où il entretient une confusion entre la vie et la fiction, en une sorte de métaphore baroque de

⁷ Henri Augu, *Les Faucheurs Polonais. Épisode de l'insurrection de 1830*, Paris, Dentu, 1863, p. 75. Je souligne.

theatrum mundi. Mêlées jusqu'à se confondre, la réalité et la fiction s'engendrent l'une l'autre ; Émilie Plater construit en quelque sorte son personnage à partir de ses lectures, et son histoire suscite à son tour d'autres écrits venant grossir la construction du mythe. La biographie (hagiographique) d'Emilia Plater, *Dziewicabobater : życiorys Emilii Platerówny* (1913) de Kazimierz Żurawski, confirme l'innutrition de la vie par la littérature, en rappelant que les poésies de jeunesse de Mickiewicz, dont le premier volume était paru à Vilnius en 1822, avaient fait grande impression sur la jeune fille, en particulier le second volume (1823). Elle avait trouvé en Grażyna la personnification de ses aspirations et en Mickiewicz un poète exprimant ses propres idées sous forme poétique. Le truchement entre la jeune fille et le poète avait été Mme Kowalska, qui fit naître chez Émilie Plater le désir de contempler la vallée dans laquelle Mickiewicz se promenait. Pèlerinage raconté ultérieurement à Mickiewicz et Odyniec, lequel en tira le sujet de son poème *Smug kowieński*⁸ (1832). Mais le système analogique se complexifie encore lorsque l'on voit Odyniec affirmer que la comtesse Plater avait servi de modèle pour la composition de *Grażyna* (rappelons que la composition du poème date de 1823)...et non l'inverse ! Cette affirmation d'Odyniec dans ses *Wspomnienia z przeszłości* (1884) sera reprise sans hésitation par le *Bulletin polonais* de 1906 : « Dans l'armée de Chlapowski se trouvait la fameuse Emilia Plater qui, nouvelle Clorinde, inspira au moins en partie, la poésie intitulée « *śmierć pułkownika* ». Elle servit d'ailleurs encore, rapporte Odyniec, avec Mme Kowalska, de modèle pour la conception de *Grażyna*⁹. »

C'est que la construction mythographique déjoue la linéarité chronologique. Singulièrement, la fiction précède même l'histoire. Emilia Plater, « la vierge lithuanienne », est précédée de nombreuses figures féminines qui viendront en quelque sorte s'agréger pour contribuer à la cristallisation de la figure légendaire de la bien réelle comtesse. La France n'est pas en reste, qui vit bon nombre de littérateurs créer, dans le sillage de l'aventure napoléonienne, des héroïnes lituaniennes préfigurant de manière saisissante la geste d'Emilia. Parmi elle, mentionnons Wolna, protagoniste de *La jeune Lithuanienne*, récit de dévouement patriotique lors de la campagne de Moscou contenu dans *Les soirées d'automne* (tome 2, Paris, Moutardier, 1828) d'Ida Saint-Elme. Wolna est une « Lithuanienne idolâtre [...] de la gloire militaire » (p. 44), une véritable « Diane chasserresse » (p. 45). À quatorze ans, elle va admirer Napoléon à Wilna puis suit le général Montbrun dans la retraite de Russie, déguisée en homme. Elle assiste et participe au passage de la Bérézina, n'hésite pas à « braver le danger en soldat » en portant secours à l'arrière-garde aux prises avec les cosaques, est grièvement blessée, etc. Rentrée dans sa patrie, elle se résout à ne plus jamais quitter l'habit d'homme et à servir comme

⁸ Je remercie Piotr Daszkiewicz de m'avoir traduit le passage de la biographie de Żurawski que je paraphrase ici et d'avoir retrouvé la source de l'allégation d'Odyniec (qui suit).

⁹ « Mickiewicz & Domejko (d'après J. Tretiak) », *Bulletin polonais littéraire, scientifique et artistique*, n°220, 15 novembre 1906, p. 300.

soldat. En 1814, elle repart au combat avec les bataillons du maréchal Ney et assiste à Waterloo. On l'aura compris, cette Lituanienne-là apparaît comme une sorte de prototype caricatural de l'amazone héroïque. Elle avait d'ailleurs été précédée d'une autre héroïne, Nidia, protégée du prince Eugène, « *jeune Lithuanienne que son enthousiasme pour les Français avait élevée jusqu'à l'héroïsme. Elle avait donné au prince Eugène un avis très important sur la marche de Platow, qui avait valu à cette Jeanne d'Arc modeste la reconnaissance du chef et l'admiration des soldats* », que décrit précédemment la même Ida saint-Elme dans ses *Mémoires d'une contemporaine* (tome 4, Paris, Ladvocat, 1827).

L'Histoire fournit donc la matière à la *fabula*, qui, à son tour, fournit des *exempla* à l'histoire à venir. Dans *L'Arbre de Cracovie*, François Rosset souligne cette intrication entre histoire nationale et légende avec, précisément, l'exemple d'Émilie Plater. Rosset prend l'exemple d'un des avatars fictionnels de la jeune comtesse, l'Aldona du drame *Kosciuszko ou la Pologne en 1794* (1868) de Jean Santiago Mégrez de Belligny. Mais son argumentation pourrait s'appliquer à toutes les autres Aldona que nous rencontrons entre 1833 et 1870 en France. Comme le constate avec beaucoup de perspicacité François Rosset,

Exhaussée par les discours ressortissant à l'hagiographie, l'héroïne prête son identité historique à toutes ces figures proménées par les imaginations et les textes, dans un constant va-et-vient, du champ de la mythologie à celui de la réalité. Une fois morte et célébrée, Émilie Plater ne diffère plus de Lodoiska ni d'Aldona, sinon qu'elle apporte à ces dernières, purs produits de l'imagination des hommes, une caution dans la réalité, une manière de vraisemblance ; mais de ses sœurs fictives, elle obtient comme en retour, par un effet d'attraction et par la puissance de l'analogie, l'accès au domaine du légendaire, du mythique, du poétique et l'assurance de durer tant que s'enchaîneront les discours qui font de ce domaine toute la fragile réalité¹⁰.

Ces sœurs fictives influent elles aussi sur la façon dont sont considérées, rétrospectivement, les autres femmes bien réelles ayant joué un rôle dans l'insurrection. C'est ainsi que M. A. Jullien de Paris, dans son discours prononcé lors de la création de la Société Lithuanienne et des Terres Russiennes, rend un hommage appuyé aux femmes de Wilna¹¹, à la princesse Gabrielle Ogińska, née Plater, « *première à susciter et à soutenir l'insurrection lithuanienne* », mais aussi à Mme Bernard Potocka, Mademoiselle Proszynska, et Mademoiselle Constance Raszanowicz, « *Lithuanienne, compagne d'armes et de dangers d'Émilie Plater, [qui] a contribué à défendre la Lithuanie contre l'invasion russe* ». Notons d'ailleurs que Constance Raszanowicz a droit elle aussi aux honneurs de quelques fictions, en pâle réplique d'Émilie Plater.

¹⁰ François Rosset, *L'Arbre de Cracovie. Le mythe polonais dans la littérature française*, Paris, Imago, 1996, p. 162-164.

¹¹ *Les Polonais, les Lithuaniens et les Russiens célébrant en France les premiers anniversaires de leur révolution nationale du 29 novembre 1830 et du 25 mars 1831*, Paris, Hector Bossange & Cie, 1832, p. 62.

Ce modèle mythographique cristallisé en la comtesse Plater (alors qu'elle était encore vivante, comme le souligne Bogdan Zakrzewski¹²), véritable phénomène de mode en France dans la décennie 1830-1840, ressurgit comme type héroïque trente ans plus tard, sans variantes réelles. C'est que le roman populaire français avait bien saisi le potentiel romanesque de ces Amazones et multiplia les épigones de la célèbre héroïne. Parmi elles, Anna Ostronowska (Le Breton de La Haize), Pruzinska (Hyacinthe Corne), Marpha (A. de Lamothe), que Thadéa, sa sœur, taquine en la qualifiant de soldat, et en ajoutant « *je ne serais pas étonnée de te voir quelque jour déguisée en lancier polonais* ». « *Qui sait* », répond Marpha, « *en 1830 la comtesse Émilie Plater commandait bien un escadron de Polonaises [...]*¹³ » Significativement, la répétition du contexte insurrectionnel suscite de nouvelles héroïnes désignées en référence à la vierge lituanienne de 1831. Ainsi, le *Monde illustré* du 21 mars 1863 s'enthousiasme pour « la nouvelle mademoiselle de Plater », Mademoiselle de Poustowojtoï (*sic* pour Anna Pustowójtówna). *Les Verges*, nouvelle du journaliste, publiciste et littérateur Joseph Vilbort publiée dans le recueil *Les Héroïnes, nouvelles polonaises* (Paris, Hachette, 1864), présente aussi une jeune héroïne sacrifiant comme Émilie son amour à sa patrie. Otylia ordonne à son fiancé de rejoindre les armées lituanienne et lettonne luttant contre les Russes : « *Tant que les Russes fouleront le sol lithuanien ou polonais, les droits de l'épouse ne viendront qu'après ceux de la patrie*¹⁴. » Otylia est arrêtée, enfermée à la prison de Vilna. Après avoir été battue de verges et laissée pour morte, elle est envoyée en Sibérie... Otylia est bien une petite sœur d'Émilie Plater...

Il faut bien laisser là à leur triste destin les avatars d'Emilia Plater, tels qu'ils réapparurent chaque fois que l'oppression russe suscitait de nouvelles tentatives de rébellion. Un dernier exemple pourtant. La figure mythique de l'héroïne devait ressurgir lors de l'invasion de la Pologne par l'Allemagne nazie et l'Union soviétique après l'Allemagne, avec la même référence à son origine lituanienne. L'étude *La Jeanne d'Arc de Pologne – Émilie Plater* que Marcel Bouteron avait consacrée en 1937 dans *La Pologne romantique* à la « jeune châtelaine lituanienne du nom d'Émilie Plater » avait d'ailleurs en quelque sorte préparé le terrain. On peut lire ainsi, dans l'article « La Pologne héroïque » du *Petit Parisien* du 26 septembre 1939 : « *C'était une Lituanienne comme le maréchal Piłsudski et le poète Mickiewicz, qui professa au Collège de France, aux côtés de Michelet. [...] Cette aristocrate se prit de passion pour la paysanne de Domremy et jura de délivrer sa patrie des Russes, comme la Lorraine l'avait fait des Anglais.* »

Entre Mickiewicz et Piłsudski, l'Amazone avait désormais droit d'accès au panthéon des grands... hommes.

¹² « La presse européenne relata la destinée de l'héroïne polonaise encore de son vivant. L'année de sa mort /1831/, un opuscule anonyme parut à Bordeaux sous le titre *Histoire d'Émilie Plater, héroïne de la Pologne.* », B. Zakrzewski, « Émilie Plater, ou le mythe romantique du héros européen », dans *Pologne. L'insurrection de 1830-1831 : sa réception en Europe*, D. Beauvois (dir.), Université de Lille III, 1982, p. 217.

¹³ A. de Lamothe, *Les Faucheurs de la Mort* [1868], cité dans la 31^e édition, Paris, Ch. Blériot, 1878, t. 1, p. 48.

¹⁴ Joseph Vilbort, *Les Héroïnes. Nouvelles polonaises*, Paris, Hachette, 1864, p. 198.



Žibuntas Mikšys, *Cordoba, einsam und fern* (*Cordoba, seule et lointaine*,
poésie en allemand de Federico García Lorca), linogravure, 57,5 x 46,0 cm, 1949.

Les bonnes feuilles de *Vilnius*

Tomas Venclova

Né en 1937 à Klaipėda, Tomas Venclova est un poète lituanien majeur, également essayiste et traducteur. Fils du poète et dignitaire soviétique Antanas Venclova, il fait ses études à l'université de Vilnius. À cause de ses activités « dissidentes », notamment comme membre fondateur du groupe Helsinki de Lituanie, il est forcé en 1977 à émigrer et perd sa citoyenneté soviétique. À partir de 1980, il enseigne les littératures slaves à l'université Yale aux États-Unis où il se fait également connaître et respecter en



Tomas Venclova

tant que chercheur. Figure majeure de la vie culturelle et littéraire contemporaine en Lituanie, il reçoit de nombreux prix, dont celui des Deux Nations en 2002, conjointement avec Czesław Miłosz, lauréat polonais – né à Vilnius – du prix Nobel de littérature, et le prix Pétrarque de poésie en 2014 décerné par la Fondation Hubert Burda de Munich. Ses œuvres sont traduites dans de nombreuses langues, notamment en polonais par Czesław Miłosz et en russe par Joseph Brodsky, également prix Nobel de littérature. En 2013, les éditions Circé ont publié en français un recueil de poèmes sélectionnés par lui, intitulé *Le Chant limitrophe* et préfacé par Joseph Brodsky. Les Bonnes feuilles qui suivent sont extraites de l'ouvrage *Vilnius* à paraître en 2015 chez le même éditeur.

*Traduction du russe par André Cabaret
Les intertitres sont de la rédaction*

Lietus et Vilnis

Le pays s'appelle la Lituanie, et la ville, Vilnius. Le nom du pays provient du mot *lietus* – la « pluie » –, mais c'est sans doute une étymologie populaire. Quoi qu'il en soit, les bancs de brouillard pluvieux sous un ciel bas, c'est ce qu'on remarque aussitôt ici en automne et au printemps. En été, le temps est parfois clair, il peut même faire chaud, et au-dessus de la ville dérivent des cumulus blancs qui reflètent, comme l'a

noté un poète, les formes irrégulières des coupoles baroques. Toutefois la terre reste humide. Sa surface se hérissé de collines, elle est pierreuse, entaillée par les glaces et par l'eau. Le nom de la ville est, lui, associé au mot *vilnis* – la « vague » –, commun aux Lituanais et aux Slaves. Le relief est, en effet, onduleux. Bien sûr, cela n'a rien à voir avec des montagnes, ce sont des collines vertes, coupées parfois de ravins ; il n'est pas si facile de les gravir, et le regard, de

là-haut, distend l'espace. C'est près de Vilnius, justement, et à l'est de la ville, que cette chaîne de collines est la plus haute. Petit à petit elle s'abaisse et se confond avec les plaines de Biélorussie et de Russie, lesquelles s'étendent jusqu'à la Sibérie et le désert de Gobi. [...]

Ici la nature devient presque architecture. Les rivières sinuent et serpentent telles des volutes, les arbres se dressent pareils à des colonnes ou à des contreforts, les ravins rappellent les murailles moyenâgeuses, et les pentes des collines, celles des toits. La ville, quant à elle, est davantage un paysage qu'un ensemble urbanistique. Des incursions chaotiques de la nature parviennent jusqu'au centre, et la disposition rythmique des tours ressemble à celle d'une forêt dont la croissance est sans contrainte. [...]

La plus grande des deux rivières, qui contourne le château par le nord, s'appelle en lituanien : Neris, et, chez les Slaves : Vilia. Le premier mot signifie : « celle qui plonge », le deuxième signifie : « celle qui ondule ». Elle n'a toujours pas été endiguée et menace d'inonder la ville, bien que ses berges aient été consolidées. Dans la Neris se jette, au pied du château, la Vilnia, encore nommée Vilniale ou Vileika, un ruisseau au fort courant, avec des rapides, qui a creusé son lit entre les collines. Si l'on se tient sur le pont qui enjambe le confluent, on ne voit que des plantes aquatiques très denses et des fonds sablonneux. La vallée de la Vilnia, dont les méandres s'encastrent entre des berges escarpées, presque verticales, confère à la région une aura particulière : on ne se sent plus dans une capitale européenne, mais quelque part dans des piémonts sauvages. Le nom de la rivière coïncide presque avec le nom de la ville : un vieux linguiste, dont j'ai suivi les cours à

l'université, affirmait que la ville s'appelle en réalité Vilnia, et que le mot « Vilnius » est une création artificielle, qui ne s'est enracinée qu'au XIX^e siècle. [...]

Aux sinuosités et aux méandres des deux rivières correspondent les labyrinthes des ruelles. La vieille ville est dépourvue de tout signe d'organisation précise ; à vrai dire, la ville nouvelle, dont on tenta aux XIX^e et XX^e siècles d'ordonner les quartiers sur le principe du damier, résista à ces mesures : on ne sait comment, y apparurent des lignes courbes, des diagonales brisées, des places aux contours indéterminés. Les maisons de la vieille ville sont assez souvent primitives, quelquefois décorées de motifs gothiques ou d'ornements dans le style baroque, entre lesquelles s'étirent des murs aveugles, des entrepôts ne payant pas de mine, des massifs buissonneux, des terrains vagues. Quand on escalade la pente de la cuvette, on passe à différents niveaux, de cour en cour, de ruelle en ruelle. On peut tomber, tout à côté de la Vilnia, sur d'antiques étangs pratiquement asséchés, puis sur des potagers et des jardins, des érables, des châtaigniers, des merisiers, qui peuvent constituer tout un bosquet. Les alentours, où alternent vallons et lacs, s'insinuent jusqu'en ville. Au printemps, il y pleut et les arbres fleurissent ; en été, c'est la poussière ; en automne, c'est le brouillard et les feuillages d'un brun doré ; en hiver, ce sont les congères. Les rues paraissent monochromes. Mais du haut du mont Bekešas et de la colline Gediminas, on voit que trois couleurs dominent dans Vilnius : le crépi jaunâtre des murs, la verdure des jardins, et la rougeur des tuiles. Ce sont les trois couleurs du drapeau lituanien, quoiqu'on puisse douter que ceux qui ont

œuvré pour l'indépendance et les ont choisies aient songé à la symbolique de Vilnius. Il existe, il est vrai, encore une couleur : la blancheur éblouissante des clochers et des nuages. Les tours et les nuages induisent la troisième dimension – la hauteur. Quant à la quatrième dimension de la ville, c'est le temps. [...]

Peuples « de souche »

Ce sont des Lituaniens qui ont fondé Vilnius, et ils y étaient certainement majoritaires à l'origine. Ensuite la situation a changé. Du temps de Bakhtine, il ne restait qu'une infime proportion d'habitants s'exprimant en lituanien. Après la Seconde Guerre mondiale, tout changea à nouveau : les tanks de plusieurs armées d'occupation successives passèrent par la ville, les habitants furent pour plus de la moitié exterminés, et, pour le reste, déportés ou chassés. Des Lituaniens des petites bourgades et des villages se mirent à affluer dans la ville désertée — des intellectuels vivant jusque-là dans la deuxième ville du pays, Kaunas (mes deux parents en venaient) ; bref la ville fut peuplée par des milliers de personnes qui découvraient la capitale légendaire de leur peuple. Ces gens eurent du mal à s'adapter à ce nouveau lieu de résidence, à y planter leurs racines, sans parler du pouvoir communiste qui ne faisait rien pour les y aider. Ce n'est que maintenant, plusieurs générations s'étant succédé, qu'ils sont devenus majoritaires et se sont sentis comme à la maison ; le lituanien commence à dominer dans les rues et à prendre le pas sur les autres langues dans les panneaux publicitaires. [...]

Dans les villages environnants, le lituanien n'est pas parlé partout, loin s'en faut. Il convient de s'éloigner d'une cinquantaine

de kilomètres pour entendre à nouveau cette vieille langue. Les dialectes diffèrent aussi : au nord, dans la région des lacs, vivent les Aukstaïtes, célèbres pour leur sentimentalisme et leur imagination ; au sud, dans les forêts de pins, vivent les Zouks, qui sont toujours venus à Vilnius vendre des champignons et des baies (car, en dehors de cela, il ne poussait pas grand-chose sur leurs terrains sablonneux). Les lieux de peuplement des uns et des autres débordent sur la Biélorussie, et les villages biélorusses s'étendent parfois sur le territoire lituanien actuel. La frontière à l'est de Vilnius est purement conventionnelle, d'un point de vue ethnique, bien que ce soit elle qui sépare l'Union européenne de la Biélorussie autoritaire, encore presque soviétique. Les Lituaniens et les Slaves ont toujours vécu ensemble à la périphérie de la ville, car Vilnius a toujours été sur la ligne frontière, dans une sorte de couloir indéterminé qui servait de passage.

Le deuxième peuple « de souche » de Vilnius est formé par ceux qu'on appelle communément les Ruthènes. Au Moyen Âge, leur parler ne le cédait en rien dans les étroites ruelles en bois au lituanien. Ils bâtissaient déjà des temples orthodoxes, alors que les Lituaniens étaient encore païens. Dans la vie de l'État, la langue slave prédominait, dans la mesure où l'écriture ici était étroitement liée à l'orthodoxie. [...]

Il est difficile de dire quand les Ruthènes ont cessé d'être une tribu slave orientale pour devenir un peuple indépendant, voire plusieurs peuples. En tout cas, ils se différenciaient de la principauté moscovite, par leur prononciation d'abord, et ensuite par leurs orientations politiques puisqu'ils avaient une inclination pour l'Occident. Leur Église n'appartenait pas à celle de

Moscou, mais au patriarcat de Constantinople, lequel était loin d'être toujours solidaire de Moscou. Au cours des siècles, qui furent marqués par de profondes divergences religieuses, se constitua aux alentours de Vilnius et un peu plus à l'est la nation biélorusse. Sa position entre Russes et Lituaniens, entre catholiques et orthodoxes, fait que, jusqu'à aujourd'hui, il lui manque une certaine conscience nationale. Le voisinage avec les Lituaniens n'est pas resté sans conséquences. Aujourd'hui encore certains d'entre eux se définissent comme étant des « gens d'ici », des *tuteiši*. [...]

Le troisième peuple « de souche », ce sont les Polonais. On les remarqua durant plusieurs siècles à Vilnius et alentours. C'est de Pologne que sont arrivés en Lituanie le catholicisme et, avec lui, de nouveaux modes de vie. Assez peu de Polonais sont venus s'y installer ; il s'agissait surtout de membres du clergé. La noblesse lituanienne et ruthène n'avait que défiance envers l'aristocratie polonaise et s'efforçait dans la mesure du possible de contrecarrer son installation sur les terres lituanienes. En revanche, cette même noblesse, séduite par les traditions polonaises issues de la Renaissance et par la liberté occidentale, adopta presque tout entière la langue polonaise. Un paradoxe naquit, comme il n'en existe presque aucun équivalent en Europe : les plus hautes couches de la société se considéraient comme une branche de la nation polonaise mais s'entêtaient à se nommer « Lituaniens » et à s'opposer aux « vrais » Polonais de Cracovie ou de Varsovie. Dès le XVII^e siècle, la ville parlait essentiellement le polonais. Le lituanien et le biélorusse, relégués à la campagne, devinrent la marque d'une origine paysanne et de l'inculture.

Au demeurant, le biélorusse ne différait pas tellement du polonais — on le considérait même souvent comme un patois local. Par rapport aux Lituaniens, la situation rappelait celle de l'Irlande : leur langue avait autant en commun avec le polonais que le gaélique avec l'anglais ; de sorte qu'aux yeux de certains, elle passait pour une aberration, peut-être sympathique, mais condamnée à disparaître. L'intelligentsia lituanienne a su y remédier — en quoi elle a eu plus de chance que les Irlandais —, mais cela lui coûta pas mal d'efforts et s'étira dans le temps. C'est ainsi qu'apparurent deux types de Lituaniens : les ancêtres des uns parlaient en lituanien (ou en ruthène) mais eux-mêmes seulement en polonais, ne s'imaginant pas exister sans la Pologne, bien qu'ils fussent d'ardents patriotes ; les autres, moins visibles, développaient la vieille langue lituanienne et rêvaient d'un État lituanien indépendant. Cela engendra de nombreux conflits — pas très sérieux tout d'abord, mais qui se muèrent, plus tard, en affrontements armés et haineux, qui façonnèrent l'étrange destinée de la ville. [...]

Il y a aussi des Russes authentiques. Leur passé à Vilnius est divers. Le premier Russe, arrivé de Moscou en Lituanie au XVI^e siècle, fut sans doute le prince Kourbski, prédécesseur de tous les dissidents et émigrants politiques venus de Russie. [...] Une centaine d'années plus tard émigrèrent des gens qui n'étaient pas d'accord avec la réforme de l'orthodoxie : ils voulaient conserver l'ancienne liturgie et les anciennes mœurs. Ces vieux-croyants s'enracinèrent dans notre terreau, tout en pratiquant leur langue qui se distinguait du biélorusse, du polonais et *a fortiori* du lituanien. Ils furent bientôt connus pour être des gens paisibles et travailleurs, leurs chapelles étant dis-

crêtes et ne ressemblant pas à des églises – l'une d'elles se dresse dans un quartier retiré de Vilnius, derrière la gare, entourée de hautes palissades qui défendaient à une époque les vieux-croyants contre les agressions. La chapelle fut bombardée de pierres par les tenants de la nouvelle orthodoxie, surtout au XIX^e siècle, au cours de l'occupation tsariste. Ils construisirent leurs églises, surtout aux endroits les plus en vue. Ce sont elles qui surplombent aujourd'hui la ville de leurs imposantes coupes bulbi-formes, lesquelles se distinguent très nettement de l'élégance baroque catholique. À l'époque soviétique, les Russes, arrivés principalement après la guerre, représentaient environ un tiers de la population. [...]

Il existe encore deux groupes minuscules qui se rapportent aux peuples « de souche ». Ce sont les Tatars et les Karaïmes. Bien que la ville soit située loin des Balkans, on y trouve des musulmans. Disciples du Prophète, les Tatars se sont installés ici au Moyen Âge. Ils avaient leur quartier dans un méandre de la Neris, qui fut longtemps appelé la Tartarie, avec une mosquée en bois et un cimetière. Je me rappelle bien ses pierres tumulaires, couvertes de mousse, ornées de demi-lunes. De mon temps, la mosquée n'existait déjà plus, et aujourd'hui les tombes ont été transférées dans un faubourg éloigné, mais elles existent toujours. On peut rencontrer des Tatars, non pas en ville, mais plutôt dans les villages où sont aussi conservées des mosquées orientées vers La Mecque. Ils ont oublié leur langue turque, mais lisent encore le Coran en arabe. [...] Plus originale encore, l'ethnie des Karaïmes – une des plus petites du monde – dont on dénombre à peine trois cents représentants en Lituanie. Toutefois la

quantité, en l'occurrence, se transforme en qualité : ils préservent obstinément leur langue et leurs traditions et on ne saurait les confondre avec personne d'autre. Leur langue appartient au groupe turcique et ressemble au tatar. Quant à leur religion, elle est unique. Les Karaïmes s'appellent les « hommes d'un seul Livre », dans la mesure où ils ne reconnaissent que la Torah ; ni le Nouveau Testament, ni le Talmud, ni le Coran ne sont sacrés à leurs yeux, bien qu'ils considèrent le Christ et Mahomet comme des prophètes. Par nature, c'est un très ancien judaïsme, pré-talmudique, qui a bien sûr subi beaucoup de modifications. C'est cette religion qu'avait adoptée au Moyen Âge le peuple nomade des Khazars au sujet duquel on ignore à peu près tout, mais dont les Karaïmes pourraient être les descendants. Qu'il en aille ainsi ou autrement, ils sont restés, au même titre que les Tatars, un petit morceau de la steppe d'Asie dans la Lituanie sylvestre. Jadis guerriers, les Karaïmes sont devenus jardiniers, surtout dans la ville de Trakai, non loin de Vilnius, où ils vivent presque tous à l'heure actuelle, bien qu'ils aient aussi leur temple dans la capitale. [...]

Je n'ai pas mentionné le septième peuple « de souche », dont il ne reste presque plus aucune trace à Vilnius. Plusieurs siècles durant, la moitié de la population, voire davantage, a été composée de Juifs. Ils nommaient Vilnius « Yerushalaïm d'Lita », c'est-à-dire la Jérusalem de Lituanie, ville à laquelle elle ressemblait en effet, et par ses dimensions, et par ses vieux quartiers clos dont les murs renfermaient un labyrinthe de ruelles de type quasi-oriental. Une grande partie de ce labyrinthe devint le quartier juif traditionnel, avec ses arcs passant par-dessus les ruelles et les innom-

brables maisons de prière, au milieu desquelles se dressait la Grande Synagogue. Y prenaient place dix-huit rouleaux de la Torah. L'arrangement intérieur dans le style baroque correspondait au style général de Vilnius. Entre ses piliers pouvaient prier cinq mille personnes. Tout autour étaient regroupés des boutiques, des ateliers d'artisans, maintes bibliothèques. [...] Les dirigeants et les évêques lituaniens restreignaient parfois les droits des Juifs ; par exemple, une synagogue ne pouvait pas être plus haute qu'une église, d'où la nécessité d'y descendre par quelques marches, comme dans une cave. Mais, tout compte fait, les Juifs vivaient mieux en Lituanie que partout ailleurs en Europe, et lorsqu'on les priva du droit d'asile à Cordoue et dans le bassin rhénan, la ville devint le principal centre du judaïsme européen. De nos jours, tout cela est du ressort de la mémoire que nous ont transmise les générations précédentes. [...]

Avant-poste et Troisième Rome

Jusqu'à l'irruption du tsar Alexis I^{er} de Russie, on dénombrait à Vilnius près de vingt mille habitants. On estime que l'armée moscovite extermina près de la moitié de la population. On a tendance à exagérer les horreurs de la guerre, et, en ces temps reculés, il ne manquait pas de propagande destinée à terrifier les gens, mais, tout de même, après cette intervention, ni la ville ni l'État ne purent être restaurés convenablement. Le regard sur le monde changea aussi : une mentalité ouverte, relativement moderne, céda le pas à une psychologie d'assiégés. Le pays commença de se ressentir comme un fortin frontalier, un bastion du catholicisme destiné à sauver l'Occident de l'islam – et plus encore, de Moscou. On

peut débattre à l'infini pour déterminer quelle part de vérité cela contenait. Au XVII^e siècle, les tsars n'avaient ni le désir, ni la force de se frotter à l'Europe – ils avaient même plutôt envie de rester dans leur isolement. Et pour ce qui est de l'islam, les khans tatars avec qui la Lituanie avait affaire ne constituaient pas une menace, loin s'en faut. Mais la république unie s'enorgueillissait d'être un « avant-poste » de l'Europe, *antemurale*. Du temps d'Henri de Valois, on construisit à Paris un arc de triomphe avec l'inscription : *Poloniae totius Europae adversus barbarorum nationum firmissimo propugnaculo* (« À la Pologne, le plus fort appui de l'Europe contre les peuples barbares »). Les cruautés commises par les cosaques à Vilnius ne firent que renforcer l'idée d'une barbarie menaçante. Il va de soi que les tsars ne se considéraient pas comme des barbares. Moscou estimait qu'elle défendait, elle aussi, la vraie foi, de même qu'elle se dénommait la Troisième Rome, héritière de l'empire des Césars et de Byzance. Le croisement de ces deux mythes – Avant-poste et Troisième Rome – eut une certaine influence sur l'histoire de plusieurs siècles. Et, à vrai dire, cette influence est encore active de nos jours. [...]

Sarmatisme

Un troisième mythe s'y ajouta : celui de l'origine particulière des nobles. Si les Lituaniens faisaient remonter leurs origines au fuyard romain Palemon et à ses troupes, au XVII^e siècle une autre idée se répandit : les Lituaniens et les Polonais (à l'exclusion peut-être des plus puissants magnats) auraient pour ascendants les Sarmates, un peuple guerrier nomade qui, d'après Hérodote, vivait autrefois entre la mer d'Azov et la mer Caspienne. Sur les cartes

de la Renaissance et du Baroque, on se mit à figurer leurs contrées plus au nord ; la mer Baltique reçut le nom de *Mare Sarmaticum* – c'est ainsi que naquit un mirage cartographique, un étrange royaume imaginaire qui, en outre, avait un double : une deuxième Sarmatie sur les étendues asiatiques. Toute une période historique en Pologne comme en Lituanie s'appelle le « sarmatisme ». Il se distingue par sa rhétorique politique, par son style d'architecture et de peinture, par ses comportements, ses vêtements et le code d'honneur de sa noblesse. De nouveaux usages entrèrent en vigueur après que les troupes d'Alexis eurent été repoussées et que la moitié de l'Ukraine eut été perdue. En ce moment-là, en Occident, on n'associait plus la politique à la religion, tandis qu'en Sarmatie, les deux sphères se rapprochaient. Les *szliakhtich*, autrement dit la noblesse, qu'on appelait *szlachta* dans son ensemble, croyaient que la Providence les soutenait dans la mesure où ils étaient l'incarnation d'un plan divin. Ils espéraient une récompense céleste en échange de leurs mérites, c'est-à-dire la défense du catholicisme. Dans le même temps fleurissaient l'ambition, l'anarchie et l'arbitraire. Le chaos perturba les mœurs, ce qui, au premier regard, pouvait passer pour du luxe : la mode occidentale régnait dans l'habillement et l'armement, le polonais était utilisé à égalité avec le latin, souvent avec un zeste de lituanien ou de ruthène. Le culte de la patrie et de la foi faisait bon ménage avec la dissolution des mœurs et le libertinage. Les nobles se rendaient aux assemblées – surtout celles où on élisait le roi – comme à la guerre : avec tambours et trompettes, étendards et cavaliers par centaines. Ce qui n'a rien d'étonnant, dans la mesure où les disputes se réglèrent à l'arme blanche. [...]

Stendhal

Six mois plus tard survint le célèbre hiver 1812 qui anéantit l'armée napoléonienne et son empire. Moscou fut occupée et brûlée, mais Alexandre ne fit aucune concession. Ne trouvant pas refuge dans l'ancienne capitale russe, Napoléon décida de revenir au pays. [...] La Lituanie se rappelle le début du mois de décembre, lorsque l'armée de Napoléon décimée emplit Vilnius. On estime que quarante mille soldats décédèrent dans la ville – c'est deux fois plus que ce qu'on comptait d'habitants –, et il en mourut autant dans toute la province. Les Français s'introduisaient dans les maisons, accaparaient la nourriture, brûlaient les meubles. En retour, certains citadins les tuaient et les dépouillaient. Les cosaques talonnaient les Français. Le professeur Joseph Frank de l'université écrivit dans ses mémoires : « On avait enfermé quelques centaines de prisonniers dans une église. Un chien s'y introduisit subrepticement : il fut instantanément réduit en charpie et dévoré... Plusieurs soldats se cachèrent dans la maison qui abritait auparavant ma clinique et où s'était établi un hôpital de campagne. Les malheureux mangèrent tout ce qu'ils trouvèrent, y compris un foie avec ses calculs, et burent tout l'alcool dans lequel baignaient les échantillons. » L'empereur ne passa qu'une journée dans la ville et se hâta de regagner sa patrie – afin de rassembler une nouvelle armée. Le jeune officier de 20 ans, Henri Beyle, qui devait devenir écrivain, passa à peine plus de temps à Vilnius. On a conservé une lettre adressée à sa sœur le 7 décembre : « Chère sœur, je me sens très bien. J'ai tout perdu, à part l'habit que j'ai sur moi. Et, ce qui est encore mieux, j'ai maigri. » Quelques jours plus

tard, il parvint à Königsberg, où il recouvra ses esprits : en premier lieu, il se rendit à l'opéra. Le souvenir de Vilnius ne le quitta cependant pas, même lorsque vingt ans plus tard, devenu Stendhal, il écrivit *La Chartreuse de Parme*. [...]

À Vilnius, il gîta chez le professeur Frank. Sa maison dans le style Louis XVI, où se trouve aujourd'hui l'ambassade de France, jouxtait l'université. Le palais de l'évêché où séjourna Napoléon n'est pas très loin, sur une place triangulaire harmonieusement proportionnée qui, entre les guerres, porta le nom de Napoléon, et, pendant la période soviétique, celui de son adversaire, le général Koutouzov. Le pouvoir lituanien dissipa ce dilemme en donnant à la place le nom de Daukantas, historien et idéologue du nationalisme lituanien. Le palais devint la résidence du président de la Lituanie. Après 1812, il fut reconstruit dans le style pompeux des demeures pétersbourgeoises. C'est un style qui est étranger à Vilnius. Le palais n'en embellit pas moins la ville, avec ses frontons classiques, sa cour à colonnades et son jardin qui lui donnent l'aspect d'un bijou à multiples facettes, enchâssé dans une monture sans forme précise. [...]

Philomates

Le monastère Saint-Basile près de la Porte de l'Aurore pourrait devenir un des plus célèbres buts de pèlerinage littéraire en Europe si on lisait davantage Mickiewicz en dehors des frontières de la Pologne et de la Lituanie. Émigré à Dresde, il résolut d'achever son drame *Les Aïeux* commencé à Kaunas. L'intrigue est basée sur une histoire d'amour, dont le héros, Gustav, rappelle le *Werther* de Goethe. La troisième partie, celle de Dresde, est consacrée à l'activité des

Philomates. L'action se passe soit dans une cellule, soit au palais du gouverneur Novosiltsev, et Gustav subit une transformation : il devient le révolutionnaire romantique Conrad. La différence entre cette partie et les précédentes équivaut à celle qu'il y a entre Werther et Faust. Ce dernier a indubitablement influé sur Mickiewicz. Dans un sublime monologue improvisé il accuse Dieu de rester indifférent aux destinées de l'humanité ; c'est tout juste s'il ne le qualifie pas de tsar (ce mot terrible est prononcé à sa place par le diable), mais à la fin des fins il choisit la voie du sacrifice et du bannissement. [...] L'historien Julius Klos établit, entre les deux guerres, où était située la cellule de Mickiewicz au monastère. Aujourd'hui on peut la visiter, quoique non sans difficultés. En bien des endroits, les vieux murs ont été abattus. Mais, à l'emplacement approximatif où le héros des *Aïeux* a prononcé son discours, traditionnellement appelé la Grande Improvisation, une plaque est fixée, qui porte cette inscription en latin : « *D.O.M. Gustavus obiit MDCCCXXXIII calendis Novembris Hic natus est Conradus MDCCCXXXIII calendis Novembris* ». Ce sont les mots que le héros prisonnier trace sur le mur au charbon. Ils signifient qu'en ce lieu, en novembre 1823, mourut un amoureux romantique et naquit un insurgé.

Cette cellule de Conrad est un point crucial dans la topographie de Vilnius, puisque l'influence des *Aïeux* sur le destin de l'Europe de l'Est a largement dépassé les limites de son temps. En 1968, au plus fort du Printemps de Prague, on voulut monter ce drame à Varsovie, mais les censeurs soviétiques l'interdirent, jugeant – à juste titre – que les Philomates rappelaient

les jeunes opposants, et Novosiltsev, le conciliateur envoyé par l'Union soviétique. Les étudiants organisèrent une manifestation de protestation et furent à leur tour emprisonnés. C'est ainsi que commença le mouvement de libération en Pologne, qui, deux décennies plus tard, affecta les autres pays et se termina par la chute du mur de Berlin. [...]

« Pour notre liberté et la vôtre »

Les soirées festives des Philomates et les descentes des Philarètes à Užupis ne ressemblaient certes pas à un soulèvement populaire. Toutefois la police tsariste ne se trompait guère en voyant dans ces amusements estudiantins certains signes de malveillance. On assainit très vite l'université en excluant ceux que l'on subodorait avoir des sympathies pour les sociétés secrètes. C'est ainsi que Joachim Lelewel, un des professeurs préférés de Mickiewicz, perdit son poste. Un nouveau recteur fut désigné d'office : Vaclav Pelikan. Ce chirurgien, très populaire en ville pour son bagout et ses manières raffinées, entacha son nom par un comportement de « lèche-botte » auprès de Novosiltsev. Le poison occidental s'étendit – non sans l'aide de Vilnius. Par une nuit de novembre 1830, un groupe de jeunes officiers chassa l'administration russe de Varsovie et fit pencher toute la ville en sa faveur. Nicolas I^{er} – qui était à la fois le tsar russe et le roi polonais – fut privé du trône de Varsovie. L'Occident était plutôt pro-polonais mais ne faisait rien pour lui venir en aide. Le professeur Lelewel était devenu entre-temps un membre actif du gouvernement révolutionnaire. C'est lui qui inventa ce slogan « Pour notre liberté et pour la vôtre » destiné aux soldats russes. Ces mots résonnèrent durant tout le dix-

neuvième siècle, et même après. Des gens de mon âge les répétaient en russe, en polonais et en lituanien lors de rassemblements révolutionnaires. [...]

L'éloignement de l'Europe

Après l'insurrection, Vilnius connut encore nombre de secousses, mais la pire fut la fermeture de l'université. Même Novosiltsev, dont il fut nommé curateur après l'affaire des Philomates, douta que l'on dût fermer cette institution très ancienne et préconisa qu'on l'isolât du monde, en la fractionnant en collèges fermés à régime sévère. Mais il ne fut pas écouté. Pire : à cause de ses convictions, il fut contraint de déménager à Saint-Petersbourg. En 1832, le « nid de libre-pensée lituanien » fut annihilé. Les étudiants et les professeurs – ceux qui n'avaient été ni exilés, ni déportés en Sibérie – rejoignirent les universités russes. Pendant un temps restèrent en activité la faculté de médecine et celle de théologie, redéfinies comme « académies », mais après l'affaire Konarski, on les ferma à leur tour. C'est précisément à l'académie théologale, sise au monastère des Augustins, que couvait le foyer de la résistance ; c'est pourquoi son sort, du point de vue du pouvoir, était mérité. Pour que nul n'en doutât, on transforma le gracieux sanctuaire des Augustins en église. Les uniates reçurent l'ordre (ce n'était ni le premier ni le dernier) d'embrasser l'orthodoxie. Et, pour comble, le Statut Lituanien fut aboli, ce recueil de lois qui fonctionnait depuis le XVI^e siècle et qui différenciait résolument ce pays de la Russie. Quand les lois furent les mêmes, il ne resta plus qu'un endroit en Lituanie où les choses n'étaient pas gérées à la mode pétersbourgeoise : la province de Sudovie

où était en vigueur le code Napoléon. Dans cette région, en deçà du Niémen, le servage n'existait pas, et les paysans étaient plus riches. C'est en leur sein que se forma la nouvelle intelligentsia lituanienne ; mais elle n'avait presque aucun lien avec Vilnius.

Ville de province

Pour la première fois depuis plusieurs siècles, la ville s'éloigna de l'Europe. On peut dire beaucoup de mal de l'époque du sarmatisme, mais le lien avec l'Europe était indiscutable. Après la répression de l'insurrection et la fermeture de l'université, Vilnius cessa d'être une capitale. Les aristocrates n'y régnaient plus : y dominaient les fonctionnaires, et, dans le meilleur des cas, la petite noblesse provinciale. Le nombre des artisans (qui avaient parfois du mal à joindre les deux bouts) augmenta considérablement, ainsi que celui des petits marchands, des serfs en fuite et tout simplement des mendiants. La ville se scinda en deux parties, qui se jouxtaient dans l'espace mais différaient d'un point de vue culturel, étant même hostiles l'une à l'autre : la chrétienne et la juive. À l'est de la cathédrale, on projeta de tracer une nouvelle rue centrale ; elle atteignit bientôt le faubourg de Lukiškes et la rivière Neris : elle se différenciait des autres rues parce qu'elle était rectiligne, comme une perspective de Saint-Petersbourg – longue de 2 km – et très large. Une rue du même genre existait, à vrai dire, dans n'importe quelle ville de province russe. Des deux côtés de cette avenue qui portait le nom de saint Georges se dressaient, non point des palais, mais des maisons en bois ; il n'y a que dans la partie nord qu'on trouvait deux églises de moyenne importance, construites à l'époque de feue la répu-

blique unie. Une chaussée défoncée, un éclairage défaillant, la saleté et la puanteur accentuaient l'aura des arrière-cours. Le nombre d'habitants était en augmentation, mais on manquait d'écoles, si bien qu'il y eut plus d'analphabètes que du temps d'Alexandre et de Napoléon. En revanche, l'historien Michał Baliński, qui fit une étude statistique de la ville, dénombra plus de 800 débits de boisson et brasseries : il y avait un établissement de ce genre pour quarante habitants, y compris les femmes et les enfants. On installa au sommet de la tour du château de Gediminas un télégraphe optique (ce fut sans doute la seule raison pour laquelle on ne la démolit pas), et au sud passa une voie ferrée. Reliant Saint-Petersbourg à Varsovie, avec des gares provinciales standard, elle ne fut achevée qu'en 1862 : juste à temps pour amener des soldats en vue d'une nouvelle insurrection. [...] Avec le général-gouverneur Mouraviev, Vilnius se transforma, de ville d'églises et de palais en ville de prisons et de casernes. Elle se provincialisa totalement, surtout en comparaison des grandes cités de la Baltique, Tallinn et Riga, où l'on voyait déjà des rues bourgeoises bordées d'hôtels et de banques, des places verdoyantes et des boulevards, des cafés et des théâtres à la mode. Riga rattrapait Hambourg ou Stockholm, tandis que Vilnius, sale, sans canalisations ni égouts, aux rues planchées, n'avait rien pour se distinguer de la grisaille environnante. *« La foire de Saint Pierre est tout à fait campagnarde. Ce ne sont que souquenilles grises et uniformes des Biélorusses, capotes et mantilles des citadins »,* écrivait un contemporain : *« Au marché de mai viennent des hôtes de pays lointains ; voici un Perse avec des tapis, voici un Russe de*

Iaroslavl avec des objets en bois et un panier de craquelins, voici un Allemand acrobate, un Grec avec un singe, un Italien avec un orgue de barbarie. » C'est à peu près tout ce qui restait des relations internationales de la Lituanie, lesquelles quelques décennies plus tôt valaient bien celles des autres capitales européennes. [...]

Printemps des peuples

Il y eut quantité de cas similaires en Europe centrale. Les Ukrainiens et les Polonais rivalisaient pour récupérer Lvov ; les Lettons avec les Allemands, pour Riga ; mais rien ne pouvait se comparer à ce qui se passait à Vilnius. Les Biélorusses considéraient eux aussi que cette ville était leur capitale nationale, et, au premier abord, on leur aurait donné plus de chances qu'aux Lituaniens, puisqu'un grand nombre d'entre eux vivaient aux environs de la ville et dans la ville même. Jusqu'au début du XX^e siècle il leur manquait une identité nationale claire : les habitants des villages biélorusses miséreux et archaïques ne se préoccupaient pas du tout de cela. Quant à l'intelligentsia, elle ne comptait pas assez de représentants constituant une « masse critique » pour une révolution philologique. Tout cela changea brutalement après 1905. Le dernier en date des mouvements nationalistes commença à se cristalliser en Europe – aussi énergique et fier que le lituanien, ou comme le mouvement romantique d'il y a un demi-siècle, au temps du « Printemps des peuples ». Le socialiste, révolutionnaire et franc-maçon Anton Luckeviç fondait à Vilnius des journaux biélorusses, dont le deuxième tint bon dix ans et joua pour les Biélorusses un rôle sans doute plus considérable que l'*Aušra* de Basanavičius pour les

Lituaniens. Le frère d'Anton, Ivan, archéologue et ethnologue, jeta les bases d'un musée biélorusse à Vilnius. Autour du journal de Luckeviç se réunirent quelques pères-fondateurs du futur peuple – des historiens, des philologues, des poètes. Pour les Biélorusses, il s'agissait d'obtenir une reconnaissance, celle d'être un groupe autonome, ayant les mêmes droits que les autres. Mais il leur manqua du temps : pour développer tranquillement leur culture ils ne disposèrent que de dix à douze ans tout au plus. Suite à quoi, les terres biélorusses furent dévastées par un cyclone historique, lequel retint pour longtemps l'auto-développement étatique. Actuellement les Biélorusses doivent repartir du point où s'étaient arrêtés Luckeviç et Ianka Koupala. [...]

Trois croix

Quoi qu'il en soit, le Vingtième siècle naissant représenta un point d'équilibre qui ne fut plus jamais atteint. Les divers peuples enrichissaient le présent de Vilnius, indépendamment de leur rapport au passé. Personne ne pressentait les maux à venir : on pensait que l'Histoire, quelque cours qu'elle prendrait, irait vers un surcroît de civilisation, d'humanisme, d'ouverture. Il n'y avait plus eu depuis longtemps en Europe une telle errance, un tel désir de réexaminer les canons de la politique, de la culture, des arts. De Paris, Vienne, Saint-Petersbourg provenaient de nouvelles tendances qui atteignaient Vilnius sans presque aucun obstacle. La pression de l'empire faiblissait notablement ; on pouvait espérer que Vilnius retrouverait bientôt son esprit de capitale multinationale. Les lugubres décennies passées furent remplacées par des exposi-

tions, des almanachs, des concerts, des spectacles. On reconnut des peintres un cran largement au-dessus des artistes provinciaux, le plus célèbre étant Mikalojus Konstantinas Čiurlionis. L'architecte Anton Vivulski laissa son empreinte dans le paysage en érigeant trois croix de béton sur la colline entre celles de Gediminas et Bekešas. Ces croix furent pour Vilnius l'équivalent du Christ à Rio de Janeiro. Sous Staline, elles furent dynamitées (je me rappelle ce matin où l'on découvrit le ciel vide à leur emplacement), mais aujourd'hui elles s'élèvent à nouveau au sommet de la colline et sont bien visibles de la place de la cathédrale. Leur blancheur rééquilibre le rouge de la tour de Gediminas et reproduit presque celle des falaises de la Vilnia.

Kraïovtsy

Bien que les nationalités se fussent manifestées plus clairement qu'au XIX^e siècle, beaucoup d'habitants de Vilnius en changeaient aisément, appartenaient à plusieurs d'entre elles ou n'y pensaient pas du tout. Les parents de Čiurlionis, et lui-même dans son enfance, parlaient polonais, mais, ayant voué sa vie à l'art, il fut séduit par le mouvement lituanien et se rangea à son bord. « *Je me suis résolu à consacrer à la Lituanie tous mes travaux passés et à venir. Nous apprenons le lituanien, et je veux composer un opéra lituanien* », écrivait-il à son frère en 1906. Il ne composa pas d'opéra, mais il apprit le lituanien et épousa même sa jeune institutrice, Sofija Kymantaitė, qui devint un écrivain lituanien célèbre. Vivulski, au contraire, était lituanien, mais il se rangea du côté polonais. En 1911, soixante-neuf journaux paraissaient dans la ville : trente-cinq polonais, vingt litua-

niens, sept russes, cinq juifs et deux biélorusses. De plus, il y en avait qui étaient publiés en plusieurs langues, ou en polonais mais dans un esprit lituanien. Basanavičius et Ianka Koupala écrivait au besoin dans la presse polonaise. À Vilnius et dans ses environs, les habitants formaient un seul et même peuple parlant trois langues (et même quatre, si on y ajoutait le yiddish). Ils s'appelaient les *kraïovtsy*, les « régionaux », sur la racine du mot slave *krai*, qui veut dire : région. [...] Ils comprenaient ce que nous commençons tout juste à comprendre : que le trait de caractère le plus remarquable de Vilnius, c'est son héritage aux origines multiples. Les *kraïovtsy* distinguaient nettement les traditions du grand-duché de la tradition polonaise. Au vrai, c'est ce qu'avaient ressenti les gens de la Renaissance ou du Baroque, ainsi qu'Adam Mickiewicz. Sauf qu'aujourd'hui est apparue la notion moderne de nation. « *Les peuples, le lituanien suivi du biélorusse, se transmuevent en nations et veulent s'exprimer en leur nom propre. Ils en ont incontestablement le droit* », écrivit Ludwig Abramovitch. « *La Lituanie aujourd'hui n'est plus une chose dérisoire ; elle a non seulement un nom historique, mais un corps et une âme* » enchérissait Michal Römer, que l'on appela Mykolas Romeris à la fin de sa vie. Dans une étude publiée à Lviv, il justifia le droit des Lituaniens à l'indépendance ; les Polonais, dans cet État, apparaîtraient comme des sujets loyaux conservant leur langue et leur identité propre, à l'instar des Suédois en Finlande. La bonne entente nationale ne paraissait pas impossible. Toute l'intelligentsia de la ville y contribua. Mais comme partout, la Belle époque de Vilnius se termina avec le coup de feu de Sarajevo.

La ville eut pour vocation de faire s'épanouir encore un poète ressortissant aux deux peuples, qui devint le chaînon manquant entre les Lituanien et les Polonais – tout comme Mickiewicz. Czeslaw Milosz naquit juste avant la Première Guerre mondiale, non loin de Kaunas, au centre même de la Lituanie ethnique, dans une famille noble ; ses parents parlaient en polonais, mais sa mère était d'origine lituanienne et parlait le lituanien. Dans la patrie de Milosz, on pouvait entendre les deux langues : la petite noblesse polonaise vivait mélangée aux paysans lituanien ; les uns et les autres avaient été dirigés lors de l'insurrection de 1863 par Antanas Mackevičius. La famille Milosz quitta la Lituanie indépendante hostile aux Polonais pour s'installer à Vilnius. Czeslaw fréquenta le lycée de Sigismond Auguste, où il prit conscience de l'aspect multi-facettes de la ville.

Un Strasbourg de l'Est

Le mal, selon lui, était incarné par deux des plus grands maux de l'époque : le communisme et le nationalisme. Outre cela, Milosz fit siennes les idées des *kraïovtsy*, devint leur partisan et, avec le temps, finit par dire de lui-même qu'il était le dernier citoyen du grand-duché. Avec quelques amis étudiants, il fonda la revue d'avant-garde *Zagary*. L'appellation était lituanienne, le mot *žagarai* désignant du bois mort et sec servant à faire partir un feu.

La revue resta dans l'histoire pour une raison principale : Milosz y publia ses premières œuvres. Des visions étranges, un peu surréalistes, où il évoquait des villes détruites et des crématoires crachant leur fumée. Elles donnèrent une impulsion à tout un courant littéraire

qu'on appela le catastrophisme. [...] En dehors des vers, il y avait dans la revue des articles politiques. La jeunesse s'opposait à la triomphale rhétorique officielle, en quoi on avait de plus en plus de mal à croire, à la lumière du nazisme et du stalinisme. Milosz écrivait non sans ironie : « *Vilno est une ville du nord magnifique et lugubre. Par la fenêtre, on voit une chaussée pleine d'ornières, des flaques et des tas de purin. Plus loin, un mur ébréché et des barrières en bois. Dans le centre-ville, des chiens se disputent un os au milieu de la rue, et aucune voiture ne leur ferait peur. Pauvre capitale ! N'est-il pas ridicule d'en débattre à cause des ruelles du ghetto juif où rôde la peur ? À cause des ruines du château princier ? À cause de quelques cantons miséreux dont la population agrandit son fief sur des sables stériles, et qui, au lieu de la makhorka, fume des feuilles de cerisier et n'utilise pas d'allumettes mais une pierre à feu. Un Strasbourg de l'Est déchiré entre deux forces antagonistes. La clef rouillée des portes refermées de l'Europe orientale.* » Dans la contrée qui s'est trouvée entre Hitler et Staline, il fallait chercher un compromis, et, surtout, comprendre que la Pologne n'avait pas de droit exclusif sur Vilnius, tandis que la Lituanie avait l'obligation de ne pas avoir en vue seulement la tradition lituanienne de la ville. L'imagination faisait entrevoir la réconciliation des deux pays et même une union avec tous les États depuis la Finlande jusqu'à la Tchéquie et la Slovaquie, qui pourrait contrebalancer la pression des puissances totalitaires. Mais tout cela resta à l'état de projet irréel. Et cela se finit par la confiscation de *Zagary* et par une enquête, que le procureur clôtura assez vite, pour dire le vrai. [...]



Žibuntas Mikšys, *Das Mädchen das nicht tanzen konnte* (*La jeune fille qui ne savait pas danser*, poème de Thomas Theodor Heine), linogravure, 23,0 x 16,5 cm, 1951.

La mémoire du grand-duché de Lituanie en Biélorussie

Anna Zadora

Du XIII^e au XVIII^e siècle, soit pendant près d'un demi-millénaire, le grand-duché de Lituanie a fédéré de nombreuses terres et plusieurs peuples de diverses confessions et langues de la partie orientale de l'Europe centrale. Parmi eux, cet État – aujourd'hui disparu – comptait les territoires de ce qui devint l'actuelle Biélorussie. Il est intéressant de se pencher sur la mémoire de cette période historique en Biélorussie, sur sa transmission ou sur la construction d'un passé imaginaire selon le contexte politique. La lecture de l'histoire du grand-duché de Lituanie en Biélorussie a en effet connu une évolution complexe. Après avoir été volontairement oubliée à l'époque soviétique, elle a été ensuite « ressuscitée » sous la perestroïka, puis à nouveau refoulée à partir du milieu des années 1990.

La période soviétique : la marginalisation sélective de l'histoire médiévale

À l'époque soviétique, l'histoire du grand-duché a été en grande partie détournée, surtout par omission. La période de l'existence de cet État multiethnique médiéval a été passée sous silence, ou présentée de manière à minorer son importance pour l'histoire du peuple biélorusse, afin de ne pas nourrir une lecture indépendantiste et antirusse. La particularité de cette riche période historique est en effet le grand nombre d'éléments potentiellement mobilisables pour des objectifs nationalistes et anti-moscovites. La version soviétique de la création du grand-duché de Lituanie au XIII^e siècle insiste sur l'invasion militaire des terres russes occidentales (biélorusses) par les Lituaniens. Une telle présentation des faits n'est pas neutre, car qualifier le grand-duché d'État lituanien et parler d'invasion lituanienne créent un stéréotype extrêmement négatif et hostile de cette période historique et de cet État. L'histoire du grand-duché de Lituanie est ainsi présentée comme étrangère aux Biélorusses et aux Russes, eux-mêmes présentés comme des alliés des Biélorusses.

Pour illustrer l'interprétation soviétique de cette période, il convient d'évoquer le premier ouvrage académique sur l'histoire biélorusse publié en République Soviétique Socialiste de Biélorussie en 1948. Il consacre à l'histoire médiévale plusieurs chapitres dont les titres sont révélateurs de la lecture soviétique de cette période : « La Biélorussie sous la domination des princes lituaniens », « Le développement économique et la structure des classes aux

XIV^e-XVI^e siècles », « La formation de l'ethnie biélorusse », « Le renforcement de la domination lituanienne sur les terres biélorusses aux XIV^e-XVI^e siècles »¹. Une telle lecture des faits historiques correspond aux canons du matérialisme historique marxiste qui met l'accent sur le développement économique et la lutte des classes. Cette interprétation visait aussi à justifier et à légitimer les prétentions de la Moscovie sur les terres slaves et à affirmer que le peuple biélorusse a toujours aspiré à l'union avec le peuple russe. Selon la version soviétique, les terres biélorusses étaient donc entrées au sein d'un État concurrent de la Moscovie « malgré leur volonté éternelle d'être partie intégrante de la Russie ».

Même l'importance d'un des personnages les plus éminents de la période du grand-duché, Francysk Skaryna (Gueorgui Skarina, selon la tradition soviétique), le premier imprimeur biélorusse, est minorée. « *Malgré tous les aspects progressistes de son activité, G. Skarina était prisonnier de son temps et de l'étroitesse des aspirations de sa classe sociale* », selon l'unique manuel scolaire d'histoire de la Biélorussie édité durant toute la période soviétique. La place modeste accordée au grand-duché dans ce manuel est révélatrice de la vision soviétique de cette époque. Le fait même qu'il n'y ait eu qu'un seul manuel d'histoire de la Biélorussie en URSS et que ce manuel n'ait été publié qu'en 1960 montre bien le rôle extrêmement réduit des histoires nationales à l'époque soviétique.

Si l'historiographie soviétique visait à réduire l'importance de cette période de l'histoire du peuple biélorusse, c'est parce qu'il s'agissait d'une période extrêmement riche et complexe dont des études approfondies auraient permis d'affirmer le caractère autonome des terres biélorusses au sein du grand-duché de Lituanie.

La perestroïka : une nouvelle lecture du passé

Les mutations sociales et sociétales amorcées dès la fin des années 1980 dans l'espace soviétique ont eu un impact considérable sur la question identitaire et sur la relation au passé. La condamnation de l'héritage soviétique s'est souvent accompagnée d'affirmations nationalistes. Lorsque les référents historiques et identitaires du système totalitaire soviétique ont été discrédités, il est devenu urgent de trouver de nouveaux marqueurs pour construire et légitimer les liens sociaux.

Lors de la perestroïka, la Biélorussie s'est trouvée face à deux projets historico-politiques concurrents : l'un soviétique, avec son inclination russo-impériale ; et l'autre national, avec une ouverture européenne d'un côté et une

¹ Akademia Nauk Belorusskoi SSR (Académie des Sciences de la RSS de Biélorussie), *Istoria BSRR. (Histoire de la RSSB)*, Minsk : Izdatelstva AN BSSR (Édition de l'AS de la RSSB), 1948, tome 1, p.115-227.

hostilité antirusse de l'autre. C'est le projet national qui triompha. Dans les années 1990, la recherche d'alternatives historiques à l'État totalitaire soviétique et le regain d'intérêt à l'égard de l'histoire européenne ont incité à une réinterprétation de l'histoire médiévale, faisant du grand-duché de Lituanie un État inspiré des Lumières face à l'autocratie moscovite². Cette nouvelle présentation de l'histoire du grand-duché, européen, progressiste et démocratique, fut naturellement choisie comme nouveau référent pour la recomposition de la mémoire nationale au moment de la chute de l'URSS.



Le Pahonie, symbole d'État de la Biélorussie, de 1991 à 1995

Le grand-duché de Lituanie a ainsi été sorti de l'oubli et placé au sommet de la pyramide mémorielle de la Biélorussie au début des années 1990. Une des raisons en est que, dans toute l'histoire du peuple biélorusse qui fut surtout une succession de dominations, d'oppressions et de guerres, la période du grand-duché peut être considérée comme une exception. Les historiens nationalistes commencèrent ainsi à voir en lui un État biélorusse et à qualifier le XV^e siècle comme « le Siècle d'or biélorusse ». Le fait que le grand-duché mena plusieurs guerres contre la Moscovie était considéré également comme un argument mobilisable pour légitimer l'indépendance vis-à-vis de Moscou.

La parution de l'ouvrage de Mikola Ermalovitch, intitulé *Le grand-duché de Lituanie, un État biélorusse*³, fit l'effet d'une bombe dans le discours historiographique et politique du pays. Qualifier le grand-duché d'État biélorusse d'une manière ouverte et directe était un défi à toute la période soviétique qui avait occulté l'histoire médiévale. C'était également un défi aux historiographies des États voisins successeurs du grand-duché, principalement aux historiens lituaniens. Une telle appropriation du grand-duché témoignait également de la volonté de s'accaparer un passé glorieux, le siècle d'or étant un mythe fort de valorisation de la société. L'introduction de l'ouvrage commence d'ailleurs par les mots suivants : « *Le titre du livre ne peut pas ne pas étonner le lecteur. Un État biélorusse avec un nom lituanien ? Dans la science historique, l'idée que le grand-duché de Lituanie était un État lituanien est devenu un axiome, bien que le fait que les terres qui l'ont constitué soient le fruit de conquêtes par la Lituanie n'ait pas été prouvé.* »

² *Vialikae Kniasva Litouskae - gistoriya vyvutchenia u 1991-2003. Materyaly mihnarodnaga kruglaga stala 16-18 maia 2003 Grodna (Le grand-duché de Lituanie - histoire de recherche 1991-2003. Actes de la Table ronde internationale, 16-18 mai 2003, Grodna)*, Minsk, Medisont, 2006, p. 10.

³ Ermalovitch M. *Belaruskaia djiarjava VKL (Le grand-duché de Lituanie – un État biélorusse)*, Minsk, Bellifond, 2000.

Les avancées du grand-duché dans les domaines de l'administration d'État, du droit et des questions sociales et culturelles étaient par ailleurs considérables pour la Biélorussie, attestées notamment par les trois Statuts Lituanien (recueils de lois adoptés respectivement en 1529, 1566 et 1588). Certains historiens biélorusses, lituanien et ukrainien considèrent que les Statuts peuvent être qualifiés de première constitution écrite en Europe, alors que les historien soviétique avaient essayé de minimiser leur importance en ne les présentant que comme des instrument d'asservissement des paysan⁴. La population biélorusse avait une situation relativement favorable dans cet ensemble multiethnique, ce qui a donné l'occasion aux historien biélorusses d'affirmer leur fierté nationale. Qui plus est, le fait que les Statuts avaient été rédigés dans une langue slave a également joué un rôle important dans l'utilisation de l'histoire du grand-duché par les nationalistes. Notons que certain historien biélorusses qualifient la langue des Statuts de biélorusse ancien, tandis que des confrère ukrainien y voient de l'ukrainien ancien et que ceux de Lituanie, sans pouvoir prétendre à cette langue, affirment qu'il s'agissait d'une langue officielle de chancellerie, sans portée sociale⁵.

Les retrouvailles de l'histoire aux accents nationaux, et notamment la redécouverte du passé grand-ducal, ont débouché sur l'introduction d'autres référents historique, tels que les couleurs du drapeau et les armoiries (le Pahonie ou *Vytis*), en tant que symboles d'État de la Biélorussie devenue indépendante après la perestroïka.

Si la lecture de l'histoire du grand-duché fit un tournant radical dans les années 1990, entre l'oubli et la mise en parole, ce changement s'avéra être cependant de courte durée.

Le milieu des années 1990 : le retour de la lecture soviétique de l'histoire

Lorsqu'au milieu des années 1990, la Biélorussie connut une réhabilitation et un retour aux référents historique de la période soviétique, la mémoire du grand-duché fut à nouveau refoulée et vouée à l'oubli. Le changement des référents historique suivit le rétablissement des anciennes structure politique, économique et sociale du pays. Les innovation sociétales introduites au début des années 1990 furent remplacées par celles de l'époque soviétique. Le retour des symboles d'État soviétique en 1995 fut le point culminant du nouveau tournant dans la construction de la nation biélorusse. Le réaménagement du passé et la réécriture de l'histoire ont été à nouveau utilisés comme cadres et référents légitimateurs des changements politique et sociaux.

⁴ Abetsedarskii L., *Istoria BSSR (L'histoire de la RSSB)*, Minsk, Narodnaia avseta (Instruction populaire), 1966, p. 41.

⁵ Mal'dis A., « Koren i krona istorii » (Les racines et la couronne de l'histoire), *Sovetskaia Belorussia (Biélorussie soviétique)*, 25 septembre 2007.

Comme le grand-duché de Lituanie faisait partie de l'héritage mobilisé par les forces nationalistes, la mémoire de cette période historique ne s'inscrivait plus dans le projet mis en scène par le nouveau pouvoir. Tous les moyens discursifs, médiatiques et éducatifs furent mobilisés pour effacer la mémoire grand-ducale. Ce travail d'oubli commença avec le remplacement du drapeau et des armoiries du grand-duché. Le nombre de pages dans les manuels scolaires consacrées à cette période, et surtout à son caractère glorieux, chuta fortement. Alors que les relations très complexes et tendues entre le grand-duché et la Moscovie avaient été décrites minutieusement dans les manuels parus au début des années 1990, elles furent à nouveau occultées. Notons ainsi le cas de la bataille d'Orcha, qui venait de sortir de l'oubli grâce aux historiens. Cet événement militaire de 1514, lors duquel les troupes lituaniennes, polonaises, biélorusses et ukrainiennes du grand-duché de Lituanie avaient remporté une victoire sur l'armée de Moscovie, avait fait l'objet de descriptions très détaillées dans les manuels édités lors de la perestroïka. Tout un paragraphe avait été consacré à cet épisode historique dans le manuel de 1993⁶, avec plan de bataille, illustrations et textes des chansons de soldats. Dans les rééditions ultérieures du manuel, sa description a été réduite à un alinéa. Dans sa dernière édition, celle de 2004, la bataille d'Orcha n'est même plus mentionnée. L'événement historique a été évincé de l'espace public, sa trace matérielle et mémorielle effacée, comme s'il n'avait jamais eu lieu.

La politique étrangère du grand-duché de Lituanie était extrêmement complexe, car cet État devait faire face à des invasions régulières des Tatars et des Chevaliers teutoniques, sans oublier les confrontations avec la Moscovie. Compte tenu du fait que les relations russo-biélorusses sont à nouveau un sujet politiquement très sensible, les relations extérieures du grand-duché sont donc éclipsées. Dans la conjoncture actuelle, cela permet d'éviter d'évoquer les conflits passés qui ont opposé les peuples russe et biélorusse et de contredire l'idée « d'amitié éternelle » entre les deux peuples.

Lors d'une conférence au titre révélateur de « choix historique de la Biélorussie », le chef de l'État biélorusse avait exposé sa vision du passé afin de pouvoir conforter son projet sociopolitique. Le président Alexandre Loukachenko a ainsi exprimé son désaccord avec l'interprétation nationaliste de certaines périodes de l'histoire nationale : « *le grand-duché de Lituanie ne doit pas être idéalisé comme cela a été fait par certains écrivains et historiens ; ce n'était pas un État biélorusse* »⁷. Il dénonça également le fait que « *les guerres intestines féodales étaient présentées comme l'expression de la conscience natio-*

⁶ Loïka P., *Padrutchnik gistoria Belarusi dlia 7 klasa (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 7^e année)*, Minsk, Narodnaïa sveta (Instruction populaire), 1993, p. 25.

⁷ Loukachenko A., *Istoričeskii vybor Belarusi. Lektsia presidenta Respubliki Belarus v BGU, 14. 03. 2003 (Le choix historique de Biélorussie. Leçon du Président de la Biélorussie à l'Université d'État, le 14 mars 2003)*, Minsk, Izdatelstvo BGU (éd. de l'Université d'État), 2003, p. 24.

nale biélorusse par les historiens nationalistes ». Cette citation montre clairement que la mémoire du grand-duché ne peut pas être facilement et entièrement effacée, après des années de réhabilitation de cette période historique. Le travail d'oubli passe donc par la minimisation de son importance. Par ailleurs, le fait de préciser que le grand-duché était un État non pas biélorusse mais étranger permet de réduire le lien d'identification des Biélorusses avec lui.

Si l'idée nationale a été condamnée lors des élections présidentielles de 1994 et du référendum de 1995, c'est essentiellement parce que, pour la majorité des Biélorusses, les nationalistes ont été rendus coupables des graves problèmes économiques et du chaos social créé au lendemain de l'Indépendance. Ce n'est donc pas tant l'idée nationale en elle-même qui a été refusée au milieu des années 1990 ; mais les forces arrivées au pouvoir en 1994 en ont pris le prétexte pour condamner les nationalistes et pour proposer un retour à l'héritage soviétique. Ces forces sont ainsi parvenues à rallier les Biélorusses à une relecture sélective du passé où n'ont été retenues que les « pages glorieuses » du passé soviétique. Ce ralliement peut s'expliquer par le besoin de valoriser un passé proche pour les générations ayant vécu sous la période soviétique, quitte à sacrifier le passé plus lointain, complexe et encore méconnu du grand-duché de Lituanie.

Le travail d'oubli ou, tout au moins, de minimisation de l'importance historique du grand-duché de Lituanie a débouché sur des résultats mitigés. Oublier le grand-duché et taire des pages de l'histoire qui peuvent être mobilisées à des fins nationalistes sont une tentative de fonder un vivre-ensemble sur la base de la mémoire du passé soviétique. Le relatif oubli collectif n'anéantit cependant pas les traces de ce passé : certains éléments de ce passé s'en trouvent simplement métamorphosés, cachés ou détournés.

L'histoire du Moyen Âge continue cependant à attirer l'attention de chercheurs et d'une partie du grand public, malgré les usages différenciés et souvent brutaux dont elle a fait l'objet et malgré les interprétations différentes qui sont données de ce passé. Les recherches scientifiques, les publications dans la presse, les travaux de vulgarisation scientifique et les œuvres littéraires inspirées par cette période mystique et romantique témoignent toujours de l'intérêt éprouvé pour ce passé en Biélorussie.



Žibuntas Mikšys, *Léonce* (*Leonce und Lena*, pièce de Georg Büchner),
lithographie, 40 x 30 cm, 1953.



Žibuntas Mikšys, *Le roi a fait battre tambour* (ballade populaire française),
linogravure, 58,5 x 29,5 cm, 1958.

Žibuntas Mikšys, un artiste entre deux mondes

Erika Grigoravičienė

L'artiste graphiste Žibuntas Mikšys est décédé le 16 novembre 2013 à Paris, à près de 90 ans. C'est à Kaunas qu'il est né le 12 décembre 1923. Dans un esprit d'ouverture, sa mère, l'actrice et metteuse en scène Zuzana Arlauskaitė-Mikšienė (1899-1973) met son fils à l'école primaire allemande Erhard Jansen. Mikšys acquiert ensuite des bases artistiques au lycée des Jésuites de Kaunas, où il suit les cours de dessin du sculpteur Alfonsas Janulis (1909-2008). À la fin des années 30, il s'initie à la linogravure en s'inspirant des formes caractéristiques créées par les artistes du mouvement expressionniste *Die Brücke*



Žibuntas Mikšys

(*Le Pont*). Lors de l'occupation allemande de la Lituanie, il représente les horreurs de la guerre, des enterrements, des lieux d'exécution de masse, mais aussi des sujets bibliques et des héros d'opéra [cf. illustrations p. 4 et 6]. Alors qu'il souhaite étudier les arts appliqués à l'Université Vytautas-le-Grand de Kaunas, il doit fuir la Lituanie avec sa famille en juillet 1944, devant l'avance de l'Armée rouge.

Mikšys se réfugie d'abord à Vienne, puis, les Soviétiques s'approchant de l'Autriche, à Passau en Allemagne en février 1945. À la fin de la guerre, il se retrouve dans un camp de réfugiés à Ingolstadt. Au printemps 1946, il entreprend des études à l'Académie des beaux-arts de Nuremberg, elle-même réfugiée à Ellingen. À l'automne de la même année, il se rend à Stuttgart où il se forme pendant trois ans à l'Académie de la ville et suit le cours de mise en scène théâtrale de Kunibert Gensichen.

À la fin de ses études, il embarque en 1949 pour l'Amérique. Il s'installe d'abord à Detroit, puis déménage pour Chicago en 1951, et ensuite pour New York en 1953, où il trouve un emploi dans un atelier de vitrages. En octobre 1955, après avoir obtenu la citoyenneté américaine, il repart pour l'Europe. Il réside à Paris et à Stuttgart, travaille pour les théâtres de Bâle et de Munich, puis déménage à nouveau à New York à l'automne 1959, pour y travailler dans le même atelier de vitrages. Ayant suffisamment économisé, il revient en janvier 1962 en Europe et s'installe à Paris pour y rester jusqu'à la fin de sa vie.

Lors de ses allers-retours entre les deux rives de l'océan Atlantique, Mikšys continue de créer des linogravures, d'un format désormais imposant. Il les recouvre souvent exclusivement de rangées de lettres, serrées les unes contre les autres. Le théâtre et la poésie sont sa principale source d'inspiration. En 1948,

à Stuttgart, il réalise ses premières gravures entièrement composées de textes, comme celle tirée du poème en allemand *Cordoue, seule et lointaine* (*Cordoba, einsam und fern*) de Federico Garcia Lorca [p. 16] et celle composée d'après *Monceaux de haillons*, sur des vers de son compatriote et ami de lycée Leonas Létas (1923-1998). La série de vingt linogravures pour illustrer le conte de Thomas Theodor Heine *La jeune fille qui ne savait pas danser*, réalisée à Detroit en 1951 [p. 30], est l'une des plus belles œuvres de jeunesse de Mikšys.

L'air de la « fiancée du pirate » de l'opéra de Bertolt Brecht dans *L'opéra de quat'sous* a été gravé en 1955 à New York avant son départ pour l'Europe. Sur la feuille de titre, l'horizon lointain de la mer s'ouvre entre les lettres. Le mur fait d'un béton de lettres dans les quatre strophes interdit de mettre en doute la force de l'écrit ; quant aux voiles et canons du bateau, surgissant entre les lettres, ils sont l'indication de la réalisation des rêves. Lors de son deuxième séjour à New York, Mikšys crée ses plus grandes estampes d'après le chant populaire lituanien *Le faucon s'envola* et *la Ballade des dames du temps jadis* de François Villon. Résidant à Paris, il crée aussi quelques linogravures de plus petit format : le poème de l'écrivain allemand Heinz Piontek *Meurtre inoffensif*, celui de Nelly Sachs *Si légère sera la terre* et le chant populaire lituanien *Pour revenir*. En créant « un graphisme à base de lettres », l'artiste cherchait à montrer la poésie « telle qu'elle est » et à « observer les lettres, les mots, les phrases comme des éléments créatifs de l'art visuel ».

L'œuvre la plus importante, à laquelle il a consacré dix ans de sa vie, est celle évoquant les personnages de la comédie de Georg Büchner *Léonce et Lena* [p. 37]. Entre 1952 et 1953 à Chicago, il crée une série de lithographies et, entre 1964 et 1973 à Paris, une série de gravures à l'eau-forte. L'artiste est littéralement fasciné par cette pièce et par son auteur, mort jeune, ce réfugié politique¹, dramaturge et révolutionnaire, qui écrivit une œuvre importante durant sa courte vie et fut une figure marquante de la littérature allemande du XIX^e siècle.

Venu résider à Paris en 1962, la ville où l'on pouvait voir « le meilleur théâtre du monde », Mikšys va au théâtre plusieurs fois par semaine, au cinéma les autres jours et passe le temps restant à la bibliothèque. Il travaille à l'Institut historique allemand et enseigne le lituanien à l'Institut national des langues et civilisations orientales, entre 1979 et 1985. Sous le pseudonyme de Jean-Pierre Menthanon, il écrit l'opuscule *La Lithuanie, pays entre deux Mondes* qui est publié en 1982 par la Communauté lituanienne en France². En 1999, il est élu président du Conseil de la communauté. Il entretient une correspondance abondante avec les artistes et les intellectuels lituaniens et rencontre quasiment tous les représentants du monde de la culture et de la

¹ Notamment à Strasbourg, où Büchner écrivit une partie de son œuvre (NdE).

² L'ouvrage est réédité, toujours en français mais sous son vrai nom, en 1993 à Vilnius par Baltos Lankos.

science de Lituanie venant à Paris. La première exposition des œuvres de Mikšys en Lituanie est organisée en 1974, alors qu'il a déjà exposé à Stuttgart et à New York en 1965, à Detroit et à Giessen en 1966, à Chicago et à Toronto en 1967 et à Urbino en 1971.

À Paris, Mikšys travaille depuis 1963 dans le studio de gravure de Johnny Friedlaender. Il enseigne l'art graphique et, le reste du temps, il travaille ses eaux-fortes qu'il imprime lui-même. Ses premières gravures avec de petites et fragiles branches de plantes cueillies et des fleurs séchées font penser à un herbier. Dans les natures mortes miniatures, la collection d'objets quotidiens et d'instruments de musique de l'artiste se transforme en casse-têtes graphiques, exprimant autant d'expériences personnelles que d'affirmations complexes de concepts abstraits. Il y a aussi des visages de femmes au regard envoûtant et des textes qui semblent descendre d'emblèmes baroques et d'épigrammes. La poésie célébrée dans les linogravures revient avec toute sa force dans les eaux-fortes et, avec elle, le thème éternel et tenace de l'amour. Mikšys est aussi « *un observateur de la ville qui laisse cours à sa fantaisie* ». Dans ses eaux-fortes se mêlent des lieux réels de Paris et des sites inventés. Quant à Venise, la cité paraît véritablement irréelle, « *comme n'appartenant pas à cette terre* », car elle est la ville d'un voyageur, forcé de se fier à sa mémoire et son imagination.

L'artiste a créé plus d'une centaine d'ex-libris, dédiés à tous ceux, vivant dans ce monde ou proches, amis, camarades et connaissances l'ayant déjà quitté, en signe d'attention, de respect, de reconnaissance ou de souvenir. Au tout début, ses ex-libris sont gravés dans le linoléum comme des initiales imposantes et solides ou des figures expressives. Par la suite, il utilise la technique de l'eau-forte en composant des lettres dans des structures claires, architectoniques et souvent symétriques, faites de lignes toutes fines, en choisissant de manière appropriée une symbolique graphique laconique, éprouvée auparavant, ou bien des motifs ironiquement obscènes.

Dans son travail, Mikšys n'utilise pas uniquement des textes d'autres auteurs mais aime également retravailler, corriger, améliorer des images déjà existantes. Il complète, par exemple, un cliché de zincographie du XIX^e siècle avec des nécrologies tirées de journaux. Dans ses œuvres communes, réalisées avec Brigitte Coudrain, Rainer Mordmüller ou Linas Jablonskis, sa contribution se compare à la correction d'épreuve car, dans ce processus d'échanges créatifs, il ne se trouve jamais en tête. Sa passion est de poursuivre et d'améliorer ce que l'autre a commencé. Mordmüller et Mikšys s'envoient mutuellement des disques de cuivre dans les années 60-80, poursuivant le travail jusqu'à ce que l'un d'eux déclare que l'œuvre est achevée.

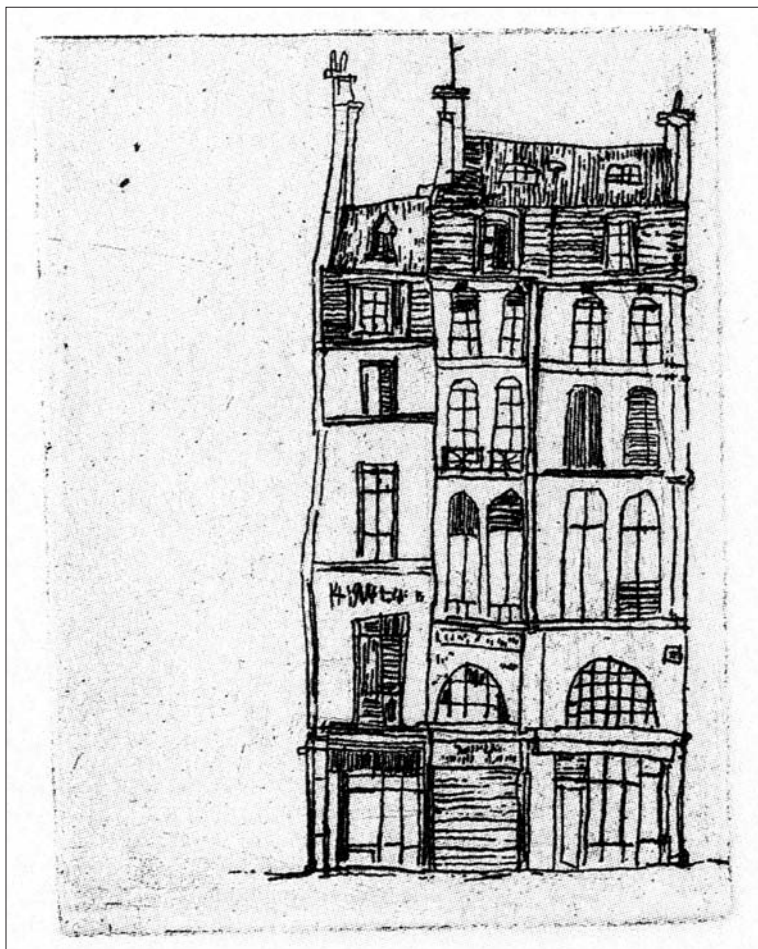
Déjà à Munich, Mikšys a commencé à réaliser des collages de papier, qu'il envoie ensuite à ses amis sous forme de cartes postales. L'artiste ne manque jamais de matière pour ses collages ; il lui arrive de dénicher des objets uniques,

comme des lettres ou des dessins. Il découvre ainsi l'album de 100 gravures sur bois du graveur allemand Karl Rössing *Mon préjugé contre ce temps* (*Mein Vorurteil gegen diese Zeit*) qu'il transforme entre 1997 et 2000 en une œuvre de collage intitulée *Le monde nous regarde - Nous regardons le monde* [p. 56]. Il applique sur les gravures des photos de feuillets publiés dans les journaux et revues illustrées, des reproductions d'œuvres classiques, des fragments de dessins d'enfants et d'adultes, des extraits de bandes dessinées, des tickets de transport ou de spectacles, des bouts d'enveloppe, des feuilles de carnet remplies de remarques personnelles ou des dessins annotés lors de conversations téléphoniques.

L'immense archive de papier, revêtant une fonction en partie mnémotechnique dans son cabinet de travail, et la multitude de publications telles qu'encyclopédies, ouvrages de référence, guides, journaux de mode, catalogues et inventaires, corrigées avec de nombreux rajouts, forcent à réfléchir aux liens inextricables entre la collecte et la correction, la conservation et l'amélioration³.

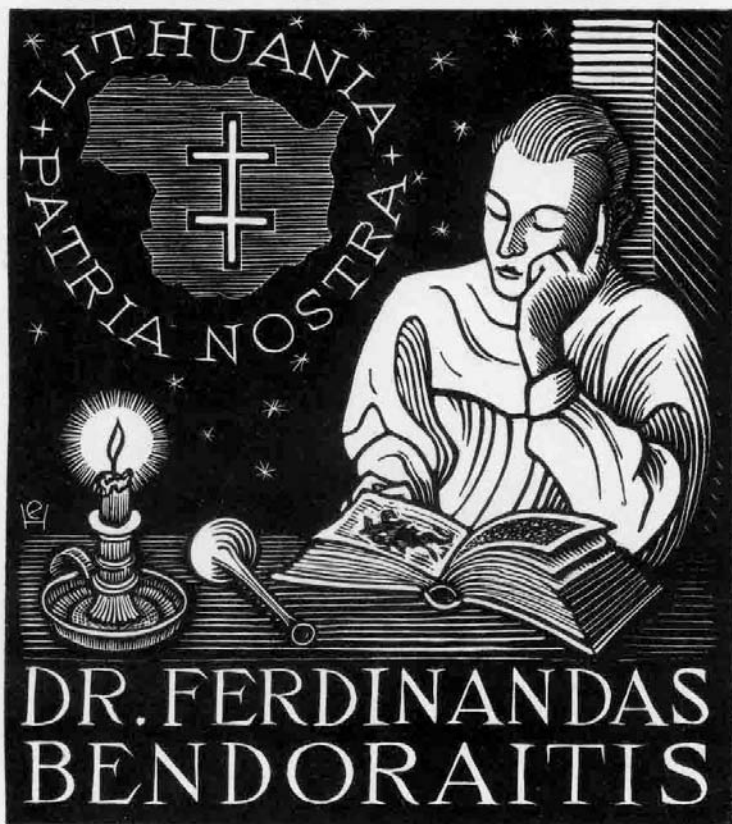
Traduit du lituanien par Marielle Vitureau

³ Le présent texte est une version remaniée du résumé en français paru dans l'ouvrage d'Erika Grigoravičienė *Mikšys*, paru en 2013 à Vilnius dans la collection *artseria* éditée par l'Union des artistes peintres de Lituanie.



Žibuntas Mikšys, *Trois maisons sous deux toits, Paris*, eau-forte, 5,6 x 4,6 cm, 1965.

EX-LIBRIS



Ex-libris de Ferdinandas Bendoraitis réalisé par
l'illustrateur et dessinateur alsacien Ernest Huber (1910-2006).

Ferdinandas Bendoraitis, médecin missionnaire et bibliophile

Philippe Edel

Si Ferdinandas Bendoraitis (1919-1998) fut parfois surnommé « l'Albert Schweitzer lituanien »¹, c'est qu'il fut à la fois médecin et théologien d'une part, et qu'il s'engagea dans un projet humanitaire auprès de populations autochtones sur un continent démuní d'autre part. C'est d'ailleurs en rencontrant le prix Nobel de la paix alsacien à Lambaréné, dans les années 1950, que le Lituanien découvrit sa vocation.

Bendoraitis, dont le prénom complet est Ferdinandas-Aleksandras, nait en Lituanie dans le village de Betygala près de Raseiniai en 1919, dans une famille noble catholique dont les armoiries portent une devise prémonitoire : *Caritas et Amor*. En 1925, à l'âge de six ans, il est confié par ses parents à sa tante – qui n'a pas d'enfants – et son mari français, tous deux vivant à Paris, pour y être élevé. Il y reçoit une très bonne éducation et se destine à devenir médecin. En 1940, alors que la Lituanie subit sa première annexion par l'Union soviétique, il apprend que ses parents et sa sœur sont déportés en Sibérie. Il n'aura plus de nouvelles d'eux et ne saura jamais quel fut leur destin. Resté en France, il fait ses études de médecine à la Sorbonne où il suit aussi parallèlement des cours de beaux-arts, puis à Strasbourg où il est stagiaire en dermatologie en 1951. Le diplôme en poche, il est engagé par la Légion étrangère qui l'envoie au Gabon où il rencontre Albert Schweitzer avec lequel il se lie d'amitié. Cette rencontre sera décisive dans le choix de vie de Bendoraitis. Suivant l'exemple du médecin-pasteur alsacien et soutenu par lui, il entame des études de théologie et de philosophie et est ordonné prêtre en 1960, après quinze premières années de pratique médicale.

En 1961, il fait connaissance avec Mgr François-Xavier Rey, de passage à Paris. Dom Rey, qui est administrateur apostolique de la Mission catholique de Guajará-Mirim au Brésil, l'invite à travailler comme médecin en Amérique du Sud, et plus particulièrement dans l'État de Rondônia, à la frontière avec la Bolivie, au cœur de la forêt amazonienne. Il accepte et se rend dans ce « trou du Brésil »² où la civilisation occidentale a apporté de nombreuses nouvelles maladies (tuberculose et choléra notamment) dont souffrent les populations indiennes locales, auxquelles s'ajoutent les traditionnels maux tropicaux. Afin de pouvoir soigner les Indiens qui, dans cette région du bout du monde, ne peuvent être atteints que par voie d'eau, Bendoraitis conçoit un bateau-hôpital en bois, qu'il nomme *Lithuania* en l'honneur de sa patrie perdue. Grâce à cette embarcation, il navigue sur le río

¹ Aleksandras Guobys et Antanas Saulaitis, *Lietuvių misijos Amazonėje*, Vilnius, Efrata, 2002.

² L'expression est de Mgr Gerald Verdier, successeur de Dom Rey à l'évêché de Guajará-Mirim. Cf. « Il rêvait d'être apôtre en Amazonie », *La Croix*, 13 avril 2007.

Mamoré et le río Guaporé et effectue jusqu'à 55 escales pour dispenser l'aide médicale aux Indiens riverains. Les patients attendent aux escales, venant parfois de loin pour être soignés.

Comme les Indiens connaissent peu les règles d'hygiène pour éviter ces maladies, Bendoraitis imagine d'utiliser la radio comme média. Une station radiophonique est ainsi créée en 1964, avec le soutien de l'archevêché de Porto Velho, sous le nom de *Radio Educadora*. De petits postes de réception sont distribués parmi les villages éparpillés dans la forêt et la station diffuse ses émissions éducatives dans les diverses langues locales. L'émission que Bendoraitis présente souvent lui-même s'intitule « Padre Medico ». Car, outre le lituanien, le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le portugais et bien sûr le latin et le grec ancien, ce parfait polyglotte s'est également initié aux langues indiennes d'Amazonie. Par ailleurs, passionné de radio en ondes courtes, Bendoraitis utilise aussi presque chaque jour une liaison radioamateur, sous les noms d'appel *PW8AL* au Brésil et *CP8AL* en Bolivie, pour parler avec ses amis et ses sponsors. Les sujets de conversation sont généralement très concrets : où trouver des médicaments, comment organiser un secours au plus vite, etc.

En 1973, à la demande des autorités locales, il fait construire un hôpital stationnaire de 140 lits dans la ville frontalière de Guajará-Mirim, le premier dans un rayon de 500 km : l'*Hospital Bom Pastor*. Ce dernier est essentiellement financé par des dons d'associations caritatives européennes et par le travail de bénévoles. Pour l'honorer de son action, le gouvernement de Brasília accorde à Bendoraitis la nationalité brésilienne et lui décerne plusieurs hautes distinctions. Il est également élu membre de l'Académie des sciences du Brésil pour ses travaux en épidémiologie.

En 1985, Bendoraitis s'installe de l'autre côté de la frontière, dans la ville presque homonyme de Guayaramerín, en Bolivie. Là, avec le soutien d'une organisation caritative de Brème, il crée une polyclinique, une maternité et un centre d'alimentation pour les enfants nécessiteux. Il y fonde aussi la *Fundacion Bendoraitis*.

Pendant toutes ses années en Amérique latine, le père est resté très attaché à la Lituanie et a souvent exprimé le souhait de voir son pays natal redevenir libre et indépendant et d'y retourner. Ainsi, lorsque la Lituanie déclare en 1990 le rétablissement de son indépendance, Bendoraitis s'adresse personnellement au Président de la Bolivie afin qu'il la reconnaisse. La Bolivie figure ainsi parmi les premiers pays ayant reconnu l'indépendance de la Lituanie. À la fin de sa vie cependant, ni le gouvernement lituanien, ni la hiérarchie de l'Église catholique de Lituanie n'ont semblé donner suite à son souhait de retour au pays et d'y être enterré. En novembre 1998, à 79 ans, il meurt en Bolivie et est inhumé dans la terre tropicale où il a passé la plus grande partie de sa vie au service des autres.

Passionné de photo, il collectionne aussi des objets ethnographiques et de la nature qu'il offre au musée de la Jungle de Guajará-Mirim. Un aspect méconnu de Bendoraitis est pourtant son amour des livres et, surtout, sa passion pour les ex-

libris. Il en fait réaliser près d'une vingtaine par des artistes de diverses origines. Le virus le prend au début des années 1950, lors de ses études de médecine à Strasbourg. Il y fait la connaissance d'Ernest Huber (1910-2006), illustrateur à la faculté de médecine, dessinateur anatomique et auteur de nombreux ex-libris. Formé à l'École municipale des Arts Décoratifs de Strasbourg, Huber eut notamment pour maître Auguste Cammissar et Louis-Philippe Kamm en peinture et Georges Ritlem et René Allenbach en art graphique et art de l'estampe. Il fit l'essentiel de sa carrière comme dessinateur à la faculté où il illustra de nombreux manuels d'anatomie et ouvrages scientifiques de ses « grands patrons ». Parallèlement, il grava près d'une centaine d'ex-libris, essentiellement pour des médecins. Voici la description du premier ex-libris commandé par Bendoraitis et réalisé à Strasbourg [cf. illustration p. 44]. Texte : *Ex-Libris, Dr. Ferdinandus Bendoraitis. Lithuania patria nostra*. Détails : Jeune médecin en blouse, assis derrière une table de travail éclairée par une bougie, méditant à la lecture d'un livre ouvert à une page illustrée du cavalier emblème de la Lituanie (*Vytis*) ; stéthoscope posé entre le bougeoir et le livre ; dans le ciel étoilé, carte géographique de la Lituanie avec la double croix. Il s'agit d'une gravure sur bois portant le monogramme "eH" en bas à gauche du bougeoir³.



Le bateau-hôpital *Lithuania* sur le río Mamoré

Le second artiste auquel fait appel Bendoraitis est Albert Haefeli (1909-1987), un dessinateur lorrain de Metz qui exerce pendant plusieurs années la profession de préparateur de pharmacie et réalise près de cent cinquante ex-libris, à la demande de beaucoup de pharmaciens. Celui qu'il conçoit pour le missionnaire lituanien porte le message que le Christ confie à ses apôtres sur le Mont des Oliviers : *Euntes in mundum universum, praedicate evangelium omni creature* (*Allez à travers toutes les nations et annoncez à tous l'évangile du Salut*). Il comporte, sous une couronne encadrée de la devise familiale *Caritas et Amor*, divers écussons lituaniens et français, avec au centre la croix, un calice, un livre ouvert et des palmiers. Ce dernier motif introduit pour la première fois une référence à sa vocation missionnaire.

Le troisième artiste français auquel fait appel Bendoraitis est une femme, Colette Pettier (1907-1983). Née et ayant principalement vécu à Paris, c'est une ancienne élève de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs qui a surtout

³ L'auteur remercie Jean-Marie Le Minor d'avoir attiré son attention sur ce document. Cf. aussi l'ouvrage d'Henri Sick, Jean-Marie Le Minor, Franck Billmann et Marie-Blandine Archambault-Huber : *L'œuvre gravé et imprimé d'Ernest Huber (1910-2006). Gravures, ex-libris, cartes de vœux et illustrations anatomiques et médicales*, Strasbourg, ID Édition, 2010.

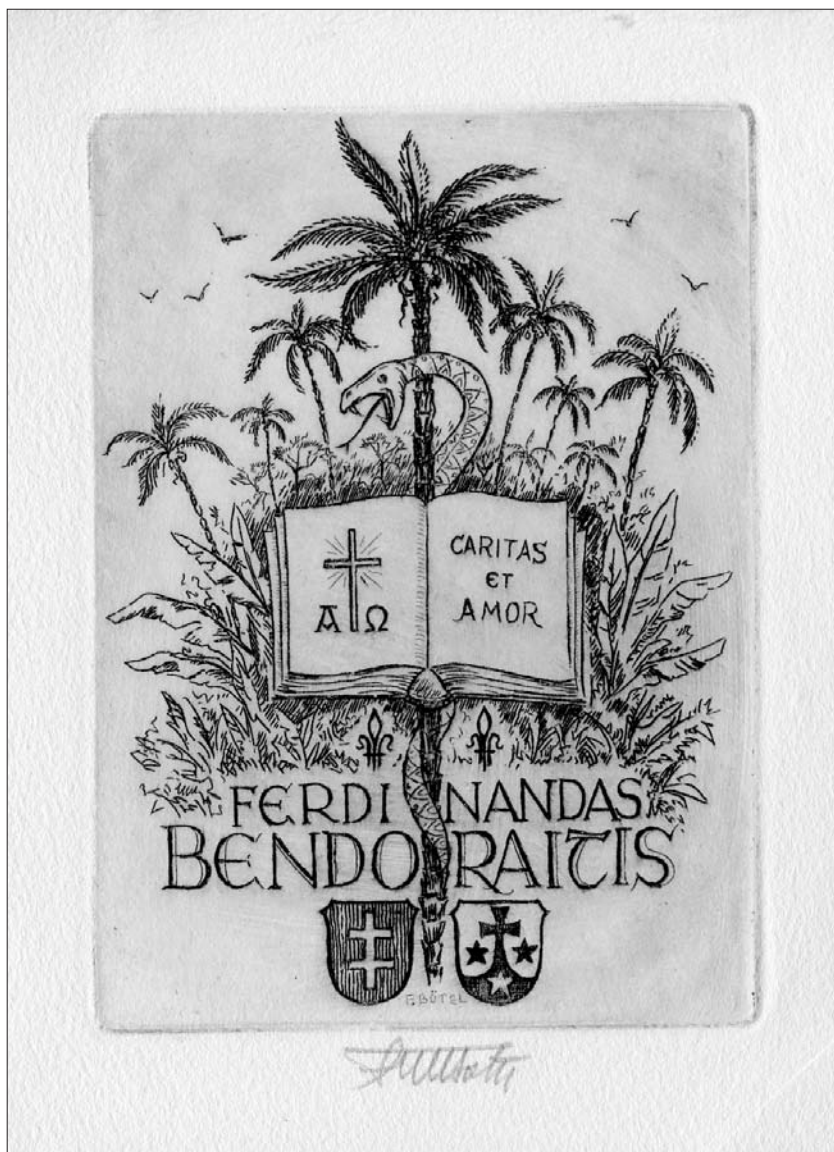
pratiqué la xylographie et la gravure sur bois et au burin. L'ex-libris qu'elle réalise pour Bendoraitis représente les lettres grecques alpha (Α) et oméga (Ω) se croisant sur les lettres khi (Χ) et rhô (Ρ) – monogrammes du Christ – sur un fonds où se détachent les deux serpents du caducée et le symbole chrétien des deux poissons.

Quant à l'artiste espagnol Julio Fernández Sáez, de Valencia, né en 1924, il réalise au moins dix ex-libris pour Bendoraitis, entre 1957 et 1961. Le premier représente un jeune homme nu assis sur une pierre, thème inspiré du peintre Jean-Hippolyte Flandrin, dont le nom figure d'ailleurs sur la pierre et qui est une de ses œuvres les plus réputées (1836, musée du Louvre). Surmontée de l'inscription *Patriae desiderium* (*Le regret de la Patrie*), la septième élégie de Du Bellay, surplombant la carte de la Lituanie, marquée de la double croix et couronnée des épines du Christ dont s'échappent des gouttes de sang, évoque explicitement la souffrance du missionnaire exilé. Citons encore deux autres gravures du même artiste : la première, *Apocalipsis*, représente l'Apocalypse selon Saint Jean que rédige ici l'évangéliste avec son aigle perché sur l'épaule, alors qu'au loin la cité est détruite au son de la trompette de l'ange. La seconde montre la vaste église du *Padre Dr. F. A. Bendoraitis*, comme posée sur un vieil arbre de la jungle qui surplombe l'Amazone dans les eaux de laquelle passe une barque indienne.

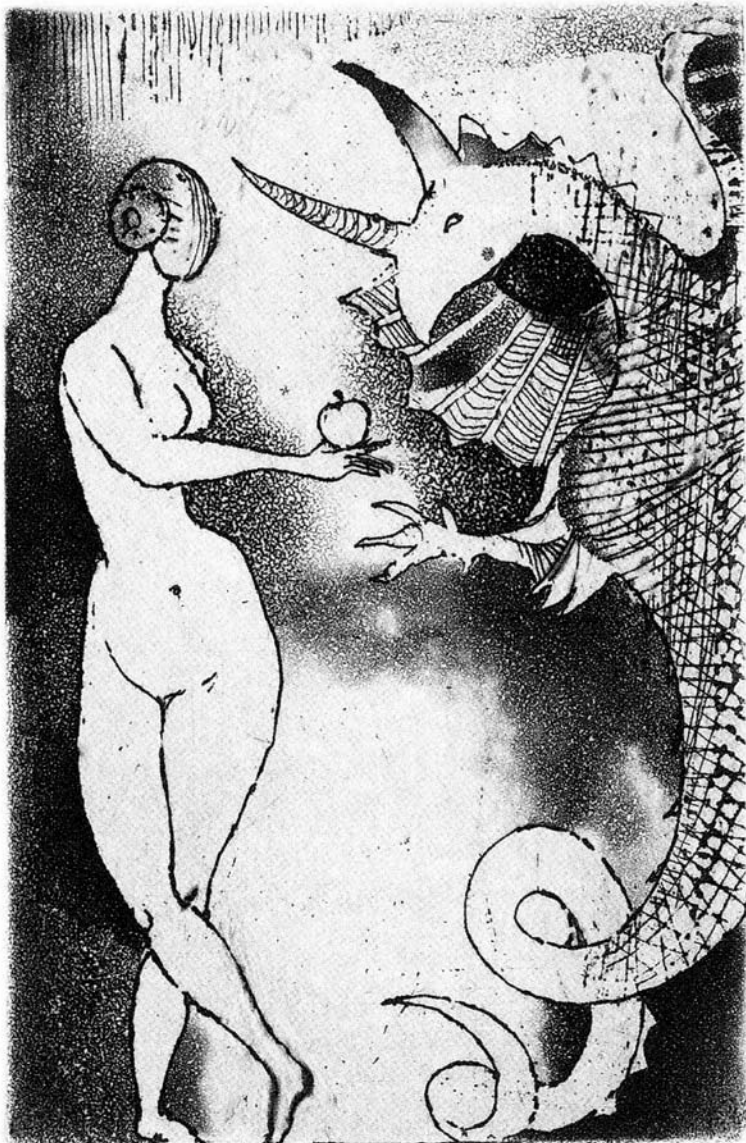
Enfin, on notera les ex-libris réalisés par le graphiste et peintre allemand Fritz Bötzel (1896-1984) reprenant les thèmes du livre ouvert sur la croix, l'alpha et l'oméga et la devise familiale, sur fonds de végétation amazonienne incluant le serpent [cf. illustration p. 49] ; par l'illustrateur d'origine polonaise Edward Grabowski en 1960, qui représente un *rupintojėlis*, la traditionnelle représentation en Lituanie du Christ en pitié ; par l'illustrateur et graveur champenois Charles Favet (1899-1982) représentant le cloître de l'Abbaye Blanche près de Mortain, en Basse-Normandie ; par le xylographe catalan René Barande (1892-1976), de Perpignan, deux ex-libris, l'un figurant le cavalier lituanien qui chevauche un arc-en-ciel portant les mots "tu reviendras", comme une promesse adressée à l'homme au pied d'une falaise, l'autre intitulé "Mission Amazonie" avec la date du 16 avril 1960 et le mot Abbé ; et enfin, par Jocelyn Mercier (1926-2006), peintre aquarelliste angevin, écrivain, graveur surtout en xylographie, un ex-libris représentant deux navires accostant un rivage à palmiers où reposent plusieurs livres dont un de prière, recouvert d'un casque colonial⁴.

Ces œuvres graphiques, souvent talentueuses, allient donc les thèmes chers au missionnaire exilé : la pratique médicale, la mission pastorale, la forêt amazonienne et sa chère patrie lituanienne souffrant sous le joug soviétique. Signalons que le Musée historique du district de Raseiniai, d'où Bendoraitis est originaire, consacre depuis l'indépendance plusieurs vitrines de son exposition permanente à l'œuvre missionnaire de ce fils du pays.

⁴ L'auteur remercie Jean-François Chassaing, président de l'Association Française pour la Connaissance de l'Ex-Libris, ainsi que Maria-Carme Illa i Munné, collaboratrice de la *Reial Acadèmia de Bones Lletres* à Barcelone, pour leur aide dans sa recherche des nombreux ex-libris commandés par Bendoraitis.



Ex-libris de Ferdinandas Bendoraitis réalisé par le graphiste et peintre allemand Fritz Bötel (1896-1984).



Žibuntas Mikšys, *Moteris su slibinu (Femme avec dragon)*,
eau-forte, 9,9 x 6,6 cm, 1985.

Un hommage polono-lituanien à Anton de Bary (1831-1888)

*Un texte de Józef Rostafiński
présenté par Piotr Daszkiewicz*

La fermeture des universités de Varsovie (1831) et de Vilnius (1832) par les autorités russes, suite à l'insurrection de 1830, priva les jeunes Polonais et Lituaniens de la possibilité d'étudier dans leur propre pays. Les universités allemandes et françaises devinrent une destination privilégiée de nombre d'entre eux désirant étudier les sciences. Sur le territoire de l'ancienne République des Deux Nations, seule la partie annexée par l'Autriche disposait d'institutions scientifiques dignes de ce nom, notamment les universités de Cracovie et de Lviv. La deuxième moitié du XIX^e siècle fut marquée par un développement rapide des recherches sur les plantes appelées à l'époque « inférieures », dont les algues et les champignons. Un important centre pour ces recherches se développa à Cracovie, grâce à deux jeunes scientifiques, l'un originaire de Lituanie, Edward Janczewski (Edvardas Jančevskis) (1846-1918), l'autre de Pologne, Józef Rostafiński (1850-1928). Tous deux furent élèves et devinrent amis d'Anton de Bary, le grand botaniste et recteur de l'université de Strasbourg.

En mars 1888, à peine deux mois après la mort d'Anton de Bary, Rostafiński publia un texte à la mémoire de celui qu'il considérait – comme beaucoup de botanistes en Europe et en Amérique – comme son maître. L'article fut publié dans *Wszechświat* (*L'Univers*), une revue bimensuelle de vulgarisation des sciences, éditée à Varsovie à partir de 1882. On peut considérer cette revue comme une initiative caractéristique de la période du « positivisme », quand, après l'échec de la seconde insurrection polono-lituanienne – celle de 1863 – l'émancipation par la recherche du progrès scientifique et de l'industrialisation remplaça, dans le cœur des nouvelles générations, la lutte armée pour l'indépendance. Les passionnés de science et de technologie originaires des diverses parties de l'ancienne République des Deux Nations investirent la revue en y proposant de nombreux articles.

Rostafiński décrivit les qualités professionnelles et humaines d'Anton de Bary. Cet excellent pédagogue accueillait dans son laboratoire à Strasbourg de très nombreux étudiants. Nous connaissons les détails du fonctionnement de ce laboratoire, mais aussi de la vie à Strasbourg juste après 1871, grâce à la correspondance d'un de ces élèves, plus tard éminent botaniste américain et professeur de cryptogamie à Harvard, William G. Farlow (1844-1919) [Harris, 1945]. Nous devons ce précieux témoignage à son habitude d'écrire de très longues lettres. À titre de curiosité, on peut signaler la remarque d'Edward Janczewski dans sa lettre à Édouard Bornet (1828-1911) où, après avoir reçu une lettre de plus que 30

pages, ce naturaliste taquina un peu Farlow au sujet de sa fécondité épistolaire. Janczewski collabora avec de Bary jusqu'à la mort du grand botaniste. Souvent, il suivit ses conseils. Ainsi, dans une lettre adressée à Joseph Decaisne (1807-1882), il précise que c'est Anton de Bary qui lui conseilla une publication rapide des résultats de ses recherches sur la physiologie des racines car, en Allemagne, de nombreux chercheurs travaillaient aussi sur ce sujet et il ne fallait pas qu'il soit devancé. En lisant ces mots, nous pouvons considérer que de Bary avait, à juste titre, une grande confiance dans les qualités scientifiques de son élève Janczewski car il était habituellement hostile, comme souligne Rostafiński, à "la généralisation trop rapide des observations et publications des résultats".

Rostafiński remarqua le rôle que jouèrent les étudiants en botanique de Strasbourg dans le développement de la science en Europe et en Amérique. Parmi ces nombreux scientifiques formés dans le laboratoire d'Anton de Bary, citons l'Ukrainien Sergueï Vinogradski (1859-1953), le fondateur de la microbiologie du sol et un des grands pionniers de l'écologie [Ackert, 2007].

Rostafiński souligna également l'importance des recherches scientifiques d'Anton de Bary, tant du point de vue méthodologique que pour approfondir la compréhension de la biologie des algues, des champignons et des bactéries. Il est intéressant de rappeler ce texte aujourd'hui, car si la polémique entre Louis Pasteur et Félix-Archimède Pouchet sur la génération spontanée des organismes est souvent citée, on évoque plus rarement le rôle d'Anton de Bary et de ses découvertes dans le rejet de cette conception [Matta, 2010], ainsi que son apport à la systématique, la phylogénie, la théorie de l'évolution, ou la théorie cellulaire [Hoppe et Kutschera, 2010], qui le place parmi les plus grands savants du XIX^e siècle. Il ne faut pas oublier non plus l'aspect pratique de ses travaux, notamment à une époque où les maladies fongiques détruisaient les cultures et provoquaient d'importantes famines. De Bary est considéré comme le fondateur de la phytopathologie [Kutschera et Hossfeld, 2012] et Rostafiński fut, parmi ses contemporains, l'un des premiers à révéler l'importance de son œuvre.

Bibliographie :

- Ackert L. 2007. *The "Cycle of Life" in Ecology : Sergei Vinogradskii's Soil Microbiology, 1885-1940*. Journal of History of Biology, n°40, pp. 109-145.
- Harris H. F. 1945. *The correspondence of William G. Farlow during His student days at Strasbourg*. Farlowia, T 2(1), pp. 9-37.
- Hoppe T. et Kutschera U. 2010. *In the shadow of Darwin : Anton de Bary's origin of myxomycetology and a molecular phylogeny of the plasmodial slim mold*. Theory in Biosciences, n°129, pp. 15-23.
- Kutschera U. et Hossfeld U. 2012. *Physiological phytopathology : Origin and evolution of a scientific discipline*. Journal of Applied Botany and Food Quality, n°85, pp. 1-5.
- Matta C. 2010. *Spontaneous Generation and Disease Causation : Anton de Bary's Experiments with Phytophthora infestans and Late Blight of Potato*. Journal of the History of Biology, n°43, pp. 459-491.

“Anton de Bary” (1888)

De Bary était issu d'une famille dont le nom était déjà présent au XIII^e siècle à Tournai, en Hainaut (Belgique). Elle y resta jusqu'à la fin du XVI^e siècle, époque à laquelle les émeutes religieuses sous Philippe II l'obligèrent à émigrer à Francfort, où demeura une seule lignée de cette famille, qui arriva progressivement au statut de patricienne. Notre botaniste est donc né dans cette famille le 26 janvier 1831, comme fils d'un médecin respecté. Lui aussi pratiqua la médecine après ses études à Marbourg, à Heidelberg et à l'Université de Berlin. Il étudia cependant parallèlement la botanique. Il y a quarante ans, c'était un peu plus difficile qu'aujourd'hui : les laboratoires n'existaient pas encore et l'étudiant avait pour unique source de connaissance les cours du professeur. Il devait quasiment faire son apprentissage seul. On lui indiquait uniquement les grandes directions, alors qu'aujourd'hui on en est presque à prendre l'étudiant par la main. D'où le fait que la médiocrité se révélait dès les premiers travaux et l'excellence avait besoin de temps pour obtenir sa reconnaissance. Alexander Braun, maître scientifique du jeune de Bary, était un spécialiste reconnu en morphologie des plantes. Il était partisan d'une branche très spécifique de la philosophie, un courant originaire de Suède et d'Allemagne dont le jeune Schimper fut aussi adepte. À l'exception de ce penchant pour une philosophie erronée – comme nous le savons à présent – Braun avait une passion accentuée et égale pour toutes les branches de la botanique, mais surtout pour les plantes inférieures. De Bary avait un esprit trop cartésien

pour céder aux spéculations pseudo-philosophiques. S'il a hérité quelque chose de son maître, c'est sans doute l'universalité de son intérêt pour toutes les branches de cette science et une prédilection pour les recherches sur les organismes inférieurs. Les découvertes, célèbres à l'époque, de scientifiques français comme Gustave Thuret et [Edmond] Tulasne influencèrent sans aucun doute ce choix. C'est d'ailleurs au milieu de notre siècle qu'ils ont jeté les nouvelles bases scientifiques pour la connaissance des algues, par le premier savant, et des champignons, par le second. Leurs travaux faisaient l'admiration générale et ont dû particulièrement impressionner le jeune chercheur.

Au départ, ses études médicales l'ont éloigné de sa science préférée. Le jeune Anton obtint son diplôme à l'âge de 22 ans et s'installa comme médecin dans sa ville natale. Après une année de pratique, il se rendit néanmoins compte que nul ne peut servir deux maîtres. Il abandonna la médecine et, en 1854, passa son habilitation en botanique à l'Université de Tübingen.



Anton de Bary en couverture de *Wszczęświat*

Il y fut accueilli par Hugo Mohl, qui l'encouragea dans son travail. Il avait déjà publié auparavant plusieurs travaux dont un, remarquable pour l'époque, prouvant que le *Spermogonia* n'était pas un genre de champignons, mais juste la fructification de diverses rouilles.

Très rapidement, Anton de Barry obtint une chaire universitaire à Fribourg-en-Brigau. Il l'occupa de 1855 à 1867, consacrant toute son énergie aux recherches sur le développement des algues et des champignons. Ses premiers travaux ne sont pas sans erreurs, parfois même grossières. Cela n'a rien d'étonnant à l'époque, en considérant les lacunes dans les

écoles, aujourd'hui palliées par les laboratoires, et la médiocre qualité des microscopes et des faibles agrandissements dont il disposait il y a 30 ans. On voit toutefois dans ses travaux successifs de plus en plus de détails, de plus en plus de prudence dans le raisonnement, une formulation des conclusions plus généralisée, et une clarté de présentation qui caractérisent également les travaux postérieurs de Bary.

Ses recherches – d'une grande importance – sur le développement des champignons datent de cette période, notamment l'histoire du développement de la carie de blé, de la rouille, des autres champignons, dont le phytophthora des pommes de terre (*Phytophthora infestans*). Ce dernier champignon était déjà connu auparavant, mais personne avant de Bary n'avait établi l'histoire de son développement, depuis la germination des spores jusqu'aux individus adultes reproduisant à nouveau les mêmes spores. Le grand mérite de ce maître a été de fonder les recherches du développement [des champignons] sur des cultures dont les conditions étaient continuellement contrôlées. Il avait suivi la même démarche auparavant, mais avait utilisé comme milieu de culture le substrat sur lequel poussaient les champignons dans la nature. Il ne pouvait donc pas avoir de certitudes quant aux résultats obtenus, ni en observer tous les phénomènes. Le mérite de de Bary, c'est par conséquent d'avoir mis la méthode de Tulasne sous un contrôle continu. Ainsi était-il difficile de faire une erreur et l'observation devenait facile à chaque moment de la nuit comme du jour.

Il fut le premier à faire des cultures sur des lames pour le microscope, dans une goutte d'eau, soit pure, soit avec des solutions de substances organiques (p.ex. le sucre, le jus de pruneaux, le bouillon de fumier) comme les nutriments pour les champignons. Grâce à son travail et à ses conceptions, il obtint des résultats exceptionnels. Il décrivit la germination des spores, le développement du mycélium des saprophytes sur le substrat qu'ils décomposent,

les parasites dans le corps de leur hôte, leurs moyens d'agression et comment ils pénètrent dans ce corps, ou encore comment le mycélium se nourrit en utilisant les cellules vivantes qu'il agresse. De Bary étudia tous ces phénomènes et en publia les résultats en se basant sur de nombreuses observations. Il ne découvrit que des faits nouveaux de la plus grande importance ; mais le résultat le plus important pour la science fut sans doute d'avoir enterré à jamais les convictions selon lesquelles les champignons pourraient être formés à partir de la décomposition de la matière organique.

Il est à l'origine de nombreuses découvertes passionnantes. Il prouva par exemple que les rouilles, qui étaient classées comme divers genres de champignons sous les noms *Accidio*, *Puccinia* et *Uredo*, ne sont – dans de nombreux cas – que de nouvelles formes de fructification du mycélium d'une même espèce. Il découvrit l'alternance des générations de la rouille et prouva que certaines générations du même parasite, non seulement peuvent, mais par dessus tout doivent vivre sur divers hôtes, p.ex. le blé et le berbérís, le pommier et le genévrier, le pois et l'euphorbe faux cyprés (*Tithymalus cyparissias*). Il développa la découverte de Tulasne sur la fécondation de très nombreux sporanges de champignon. Il écrivit une excellente monographie sur les Desmidiées et Zygnemées [*Untersuchungen über die Familie der Conjugaten (Zygnemeen und Desmidiéen). Ein Beitrag zur physiologischen und beschreibenden Botanik*, Leipzig, A. Förstnersche Buchhandlung, 1858], c'est-à-dire le groupe d'algues sur lequel il travaillait auparavant. Enfin, en 1859, il rapporta les premières informations sur l'histoire naturelle et le développement des myxomycètes : parmi tant de découvertes, on peut affirmer que celle-ci est la plus intéressante.

Ses activités à Fribourg ne se limitaient pas aux recherches citées précédemment. Il y ouvrit en 1858 un laboratoire de botanique et distribuait aux étudiants venus de l'étranger non seulement des sujets, mais parfois des travaux à

moitié réalisés par lui. Nous pouvons ainsi dire qu'à sa tête se rattachèrent de multiples yeux et qu'il disposait de multiples mains pour travailler. Par ce moyen, même si nombre de ses observations furent publiées sous le nom de ses élèves – parfois peu doués – il gagna une expérience grandissante et fit de plus en plus d'observations sur le développement des champignons. Il les réunit en 1866 dans l'ouvrage *Morphologie und Physiologie der Pilze, Flechten und Myxomyceten*.

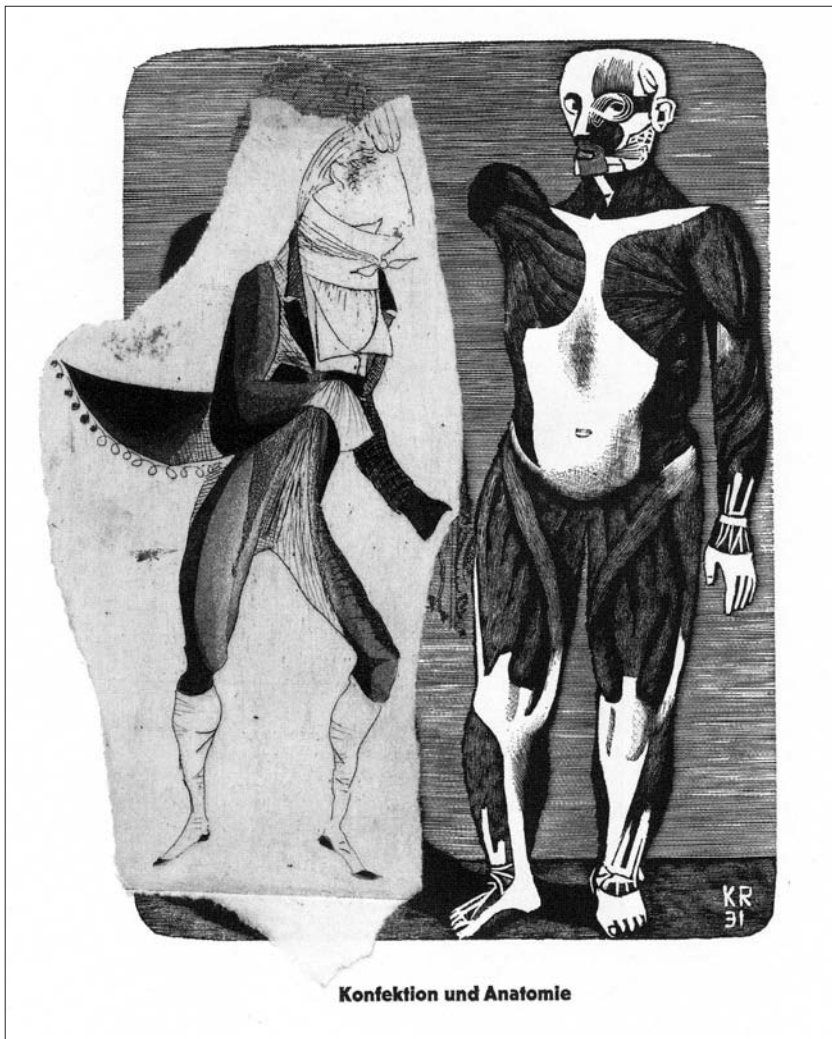
Il jouissait d'une telle célébrité qu'il fut appelé en 1867 à Halle, où il resta cinq ans, pour venir enfin en 1872 à Strasbourg. À Halle, avant d'accepter la chaire de l'université, il avait exigé de pouvoir disposer d'un laboratoire. Il était modeste, toujours rempli cependant de jeunes débutants et parfois même d'adolescents passionnés. Presque tous s'intéressaient à l'algologie et à la mycologie. Leur nombre augmenta encore plus à Strasbourg. Ils venaient des quatre coins du monde, même des lointaines Amériques. Au moment d'arriver à Halle, de Bary a pris la direction de la rédaction d'un hebdomadaire, le *Botanische Zeitung*. Il le rédigea jusqu'à sa mort. En plus de ses recherches en mycologie, il s'intéressait à l'anatomie des plantes. C'était un travail de bénédictin. Il publia d'abord des résultats partiels et, plus tard, il les réunit dans un livre édité en 1877 : *Vergleichende Anatomie der Vegetationsorgane der Phanerogamen und Gefässkryptogamen*. Il n'y montra pas de nouvelles directions ; mais il réunit et commenta un énorme matériel auparavant dispersé. Il le compléta parfois et en montra les lacunes. C'était une tâche ingrate. Il l'interrompit à plusieurs reprises pour retourner à ses recherches favorites et il revint entièrement à la mycologie en publiant des critiques, brèves mais très détaillées, et d'importantes monographies sur les champignons. La mycologie se développa tant qu'avec le concours de ses élèves et des savants de l'Europe - qui étaient spirituellement restés ses élèves - il publia en 1884,

20 ans après la première édition, le nouveau manuel *Vergleichende Morphologie und Biologie der Pilze, Mycetozen und Bakterien*. L'énorme progrès accompli dans cette science y est clairement visible, autant que la plus grande partie des nouveaux faits et observations dont cette science lui reste redevable. Un an plus tard, ses cours sur les bactéries *Vorlesungen über Bakterien* furent publiés, dont la deuxième édition paraîtra déjà en 1887.

De Bary s'éteignit le 19 janvier 1888 à Strasbourg. Il éditait un si grand nombre de travaux qu'il est impossible de tous les citer ici et forma aussi tant d'élèves, que ce fut sûrement un cas sans précédent. Ils occupent les chaires universitaires de divers pays d'Europe et d'Amérique. Il les encourageait tous et les mettait en garde contre une généralisation trop rapide des observations et publications des résultats. Il répétait que c'était pour la science que l'on travaillait et qu'il importait peu de savoir qui publiait le fait scientifique, son étude rigoureuse ayant plus de valeur que sa publication. Ceux qui suivaient ses conseils ne le regrettaient pas. C'était un homme agréable et cordial. J'ai vécu avec lui durant cinq ans, toujours rempli d'admiration pour ce maître bien-aimé. Il unissait un esprit vif au talent d'un expérimentateur. C'était un grand travailleur. On trouve rarement ces qualités réunies en un seul homme. C'était aussi un homme sincère, d'une grande noblesse de pensée, fidèle en amitié. Il est encore plus rare de rencontrer associées de telles qualités.

Il travailla tout au long de sa vie. C'est par le travail qu'il obtint sa position. Par le travail, il forma de nouvelles générations de savants. Par le travail, il fonda une nouvelle branche de la science à laquelle il se dévoua. Il put partir en ayant conscience d'avoir justement servi l'humanité. Nous lui rendons hommage. La science gardera son nom gravé pour de longs siècles.

Traduit du polonais par Christina et Piotr Daszkiewicz.



Žibuntas Mikšys, *Konfektion und Anatomie* (*Pasaulis žiūri į mus – Mes žiūrime į pasaulį / Le monde nous regarde – Nous regardons le monde*) collage à partir d'une œuvre de Karl Rössing, 26,6 x 17,4 cm, 1997-2000.

L'énigme du départ de Jean-Emmanuel Gilibert de la Lituanie

Piotr Daszkiewicz

Les mérites du botaniste français Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814) pour les sciences naturelles et la médecine en Pologne-Lituanie sont importants, nombreux et assez bien connus : organisation de l'enseignement de la médecine et de l'histoire naturelle à Grodno et à Vilnius ; constitution d'importantes collections naturalistes et de jardins botaniques dans ces deux villes ; première description scientifique de la flore de la Lituanie – la *Flora Lithuanica Inchoata* ; description des forêts¹, du climat et de la géologie de la Lituanie ; travaux biogéographiques comparant la nature lituanienne avec celle de la France ; observations sur la faune, dont l'élevage des bisons d'Europe ; essais d'hybridation de ces animaux avec le bovin domestique ; et travaux sur l'épidémiologie en Lituanie. Ajoutons à cette longue liste ses diverses publications sur la culture et la politique de la République des Deux Nations. Nous nous attacherons ici aux raisons de son départ précipité en 1783.

Venu de Lyon, Gilibert arriva en Lituanie en 1775, engagé dans le cadre d'un vaste programme de réforme de l'enseignement et du projet économique initiés par Antoni Tyzenhauz (1733-1785), trésorier du grand-duché et gestionnaire des biens de la couronne en Lituanie². Selon son contrat, le naturaliste français devait organiser à Grodno un enseignement médical, vétérinaire et agraire et fonder un jardin botanique et un cabinet d'histoire naturelle. Il décrit très bien ces activités dans une lettre envoyée à Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1836)³. Les manufactures fondées par Tyzenhauz firent malheureusement faillite en 1780. Il fut accusé de fraudes, privé de ses fonctions publiques et ses biens confisqués. Une commission de la Diète le disculpa en 1783 de ces accusations, mais cela marqua la fin de son ambitieux programme économique. Les historiens sont aujourd'hui d'accord sur les deux causes de cette chute : la mauvaise conjoncture économique, mais surtout la politique de la Russie. Ce grand homme d'État polono-lituanien dut démissionner et fut politiquement détruit par suite des intrigues orchestrées par Otto Magnus von Stackelberg (1736-1800), l'ambassadeur de Russie à Varsovie. En 1781, Gilibert dut quitter Grodno pour rejoindre l'université de Vilnius (appelée à l'époque *École centrale du grand-duché de Lituanie*), dont il devint le premier

¹ « Sur les forêts de Lituanie », un texte de Jean-Emmanuel Gilibert (1784), annoté et commenté par Piotr Daszkiewicz, Cahiers Lituanien, n°5, 2004, p. 21-27.

² Cf. aussi : Piotr Daszkiewicz, *Konstanty Tyzenhauz (1786-1853) et l'ornithologie en Lituanie et en France*, Cahiers Lituanien, n°10, 2009, p. 30-32.

³ <http://lituanie-culture.blogspot.fr/2009/05/la-correspondance-gilibert-jussieu-1748.html>

professeur d'histoire naturelle. En 1783, il abandonna cependant ses fonctions et quitta brusquement la République des Deux Nations. Les causes de cette décision restent encore aujourd'hui très mystérieuses. Remarquons que Gilibert lui-même changea à plusieurs reprises sa version des faits.

En 1786, il publia à Genève un *Apperçu sur le magnétisme animal, ou résultat des observations faites à Lyon sur ce nouvel agent*. L'ouvrage a la forme, assez caractéristique pour le XVIII^e siècle, de lettres dont une partie est adressée au roi Stanisław August Poniatowski (1732-1798). Gilibert y fait son éloge en le traitant de « Salomon du Nord », de « plus savant des rois », de « celui qui préside au bonheur de la Pologne », et présente une version des raisons de son départ : « *Ce que j'ai souffert, & jusqu'à quel point j'ai été le jouet de la bonne & mauvaise fortune ; trois fois empoisonné par une intrigue la plus atroce, je me suis vu forcé d'abandonner une place honorable qui avoit tant d'attrait pour moi, parce qu'elle me rapprochoit du meilleur des maîtres, & qu'elle me procuroit tous les moyens de traiter en grand la science médicinale ; à peine rentré dans ma patrie, on a essayé de répandre des bruits nuisibles à ma réputation.* »

Il prétendit partir en accord avec le roi et réclama ses droits : « *Jamais souverain ait accordé à un étranger congés (...) portant quittance générale & absolue, étant porteur d'une transaction signée par le ministre, au nom du roi, qui constate ma propriété, la vente de mon cabinet & ma bibliothèque, & une retraite encore mieux assurée par un rescrit de la chambre des finances (...), non-seulement je n'ai pu encore obtenir le montant de ce rescrit, ni de mon cabinet & de ma bibliothèque, mais on me retient contre le droit des gens, mes herbiers, mes manuscrits.* » Il menaça même le roi : « *Je dirai plus, celui qui a tracé avec énergie & vérité le tableau physique et moral de la Pologne, pourroit seul lever un voile obscur qui couvre tant d'iniquité & se venger en publiant la vérité, mais il n'en fera rien ; content de prouver son droit... »*

Que savons-nous au sujet de ces intrigues et des tentatives d'empoisonnement ? L'histoire de la médaille émise par le roi, dont les deux exemplaires connus se trouvent au musée Czartoryski à Cracovie, est bien connue et souvent répétée par les biographes de Gilibert : « *Il s'est fait de nombreux ennemis, notamment le ministre Tyzenhausen qui, disgracié, l'accusait de sa chute. Ils n'hésitèrent pas à attenter à sa vie et essayèrent trois fois de l'empoisonner. Stanislas-Auguste qui l'aimait beaucoup, qui avait déjà fait placer son buste dans une de ses galeries, qui avait voulu être le parrain de son fils, fit à cette occasion frapper une médaille dont le revers remercie Onoforius Orłowski d'avoir sauvé la vie de son maître Gilibert.*⁴ »

Jean-Emmanuel Gilibert fit d'abord l'éloge de Tyzenhauz mais, à partir de 1799, il fut lié à ses adversaires, une fraction de l'entourage du roi dirigée par Joachim Chreptowicz (1729-1812), futur grand-chancelier de Lituanie. Des

⁴ Maurice Lannois & Jules Guiart, *La médaille polonaise de J.-E. Gilibert*, Lyon Médical, 1935, tome CLV, p. 439-442.

années plus tard, il présenta même une critique très virulente de la politique de Tyzenhauz : « *Pendant cinq ans, Tyzenhausen convenoit à la Russie et à son Ambassadeur ; par la protection de ce dernier, il s'étoit rendu maître de la Lithuanie, dirigeoit à son gré les élections pour la Diète générale, donnoit toutes les places, dispoit du trésor : alors se croyant bien affermi, il ose braver l'Ambassadeur. Qu'arriva-t-il ? Cet homme qui avoit résisté à toute la famille du Roi, qui sollicitoit depuis trois ans son renvoi, est écrasé dans un instant : l'Ambassadeur Russe se transporte à la cour, fait connoître au Roi les vexations de son Ministre ; en exige le renvoi, qui fut arrêté et expédié sur l'heure.*⁵ »

L'insinuation que Tyzenhauz devait sa position à la Russie et qu'il menait une politique en faveur de cette puissance n'a aucun fondement sérieux. Il est aussi difficile d'imaginer qu'un naturaliste et médecin comme Gilibert ait eu suffisamment de poids pour jouer un quelconque rôle dans la chute du trésorier du grand-duché. Les spéculations relatives aux ennemis politiques qui intrigueraient contre Gilibert et tenteraient de l'empoisonner ne se fondent que sur ses propres dires. La vérité était probablement beaucoup plus banale. Selon certains historiens⁶, la tentative d'empoisonnement à l'encontre de Gilibert ferait suite à une tromperie conjugale et serait le fait d'un prétendant (ou amant) de sa femme, un certain chevalier de Berluc. Il est ainsi difficile de comprendre la phrase suivante d'un des biographes de Gilibert : « *Il existe à Lyon une tradition orale en vertu de laquelle le roi Stanislas-Auguste en personne aurait joué dans l'affaire un rôle de premier plan.*⁷ »

Plus tard, Gilibert écrivit à propos de la cause de son départ : « *Ma santé s'étant entièrement dérangée par suite d'un travail excessif, je me rendis dans ma patrie en 1783.*⁸ » Il signala ses problèmes de santé déjà dans *L'Apperçu sur le magnétisme animal* en les attribuant au mauvais climat : « *À peine arrivé en Lithuanie, je vis que le climat m'étoit contraire. Dès le premier hiver, j'éprouvai une toux sèche, & des resserrements de poitrine.* » Étienne Sainte-Marie, le médecin et ami de Gilibert qui pratiqua son autopsie, précisa : « *L'âpreté du climat et le zèle avec lequel il remplissait ses nombreux devoirs avaiient souvent dérangé sa santé. Il essaya plusieurs maladies graves qui lui firent désirer son retour en France. Un typhus, combiné avec une fièvre catarrhale, le conduisit aux portes du tombeau.*⁹ » Le même médecin affirma cependant que, jusqu'à 1810, Gilibert jouissait d'une excellente santé.

⁵ Jean-Emmanuel Gilibert, *Histoire des plantes d'Europe ou élémens de botanique pratique*, Amable Leroy imprimeur-libraire, Lyon, 1798, p. XIJ.

⁶ Witold Sławiński, *Dr Jan Emmanuel Gilibert, profesor i założyciel ogrodu botanicznego w Wilnie*. Wilno, 1925, p. 1-38.

⁷ Jules Guiart, *La vie extraordinaire d'Emmanuel Gilibert médecin et botaniste lyonnais*. Biologie médicale - Revue des sciences biologiques considérées dans leurs rapports avec la médecine, 1945, t. XXXIV, p. 164-189.

⁸ Jean-Emmanuel Gilibert, *Histoire des plantes d'Europe et étrangères, les plus communes, les plus utiles et les plus curieuses ou élémens de botanique pratique*, Amable Leroy imprimeur-libraire, Lyon, 1806, p. XV.

⁹ Étienne Sainte-Marie, *Éloge historique de M. Jean-Emmanuel Gilibert, médecin à Lyon*. Imprimerie de J.B. Kindelem, Lyon, 1814, p. 1-17.

Probablement n'aurons-nous jamais de certitudes sur les causes du départ de Gilibert de Lituanie : santé, intrigues politiques, problèmes conjugaux, mécontentement de sa situation matérielle ? Concernant cette dernière hypothèse, notons que Gilibert vécut endetté toute sa vie et que son traitement à l'université de Vilnius était moitié moindre de celui que lui versait Tyzenhauz à Grodno. L'historien lyonnais Jean-Pierre Gutton y voit un conflit typique du XVIII^e siècle entre un savant et un despote éclairé et la divergence entre leurs attentes respectives¹⁰.

Concluons sur l'herbier et les objets d'histoire naturelle réclamés par Gilibert après son retour. Grâce à la sollicitude du roi, il les obtint. Pourtant, la propriété de ces collections ne fut pas très précise. L'herbier de Gouan et les cuivres de Pierre Richer de Belleval furent achetés à Montpellier avant le départ de Gilibert en République des Deux nations avec l'argent de Stanisław August Poniatowski. Au moment du transfert des collections de Grodno à Vilnius, Tyzenhauz menaça ses adversaires d'un procès car le cabinet d'histoire naturelle et les instruments scientifiques furent entièrement financés sur ses deniers. Finalement, la Lituanie n'eut pas de chance avec les « collections lituaniennes » constituées par Gilibert : celles qui ont été renvoyées à Lyon y furent détruites par les révolutionnaires français dans les années 1790, alors que celles qui étaient restées à Vilnius furent pillées par les autorités russes après la fermeture de l'université en 1832.

¹⁰ Jean-Pierre Gutton: *Quelques documents sur Jean-Emmanuel Gilibert 1741-1814*. Bulletin de la Société historique, archéologique et littéraire de Lyon, 1997, t. 27, p. 105-115.

Donaldas Kajokas, poèmes

Eglė Kačkutė

Après avoir fait ses études à l'Institut de culture physique de Lituanie, Donaldas Kajokas – né en 1953 – a commencé sa carrière littéraire au magazine *Nemunas*. Depuis, il a publié neuf recueils de poésie, deux romans et trois essais. Son travail a été récompensé par un certain nombre de prix littéraires en Lituanie, notamment le grand prix du festival « Poésie du Printemps » en 1995 et le Prix National d'Art et de la Littérature en 1999. Il a traduit de la poésie de plusieurs pays, écrit des textes philosophiques, édité plus de vingt livres d'autres auteurs. Ses propres œuvres sont également traduites en vingt langues à travers le monde.



Donaldas Kajokas

Donaldas Kajokas fait partie de ces poètes lituaniens qui débutèrent dans les années 1970 et connurent l'extrême stagnation du régime soviétique. C'est la génération qui résista en imaginant et en incarnant des personnages d'*outsider*, de ceux qui refusent de participer à la mascarade du discours et du mode de vie modelés par l'idéologie soviétique. L'imaginaire poétique de Kajokas est marqué par des modes d'expression orientaux, notamment le *haïku* japonais. Son univers poétique est métaphysique, illuminé par la lumière existentielle, toujours paradoxalement triste mais positif. Le silence et le non dit est au moins aussi imprégné de sens que les mots. L'architecture gracieuse et laconique de ses poèmes contient les bases de la philosophie occidentale et orientale. Kajokas est un poète des valeurs sûres ; la vie, la mort, l'amour et l'existence même sont les thèmes centraux explorés dans sa poésie, qui ne manque pourtant pas d'humour.

Les poèmes publiés ici ont été spécialement traduits pour la soirée publique bilingue intitulée « Printemps de la poésie lituanienne », organisée en mai 2013 à la librairie du Rameau d'Or de Genève, en présence de plusieurs poètes lituaniens, dont Kajokas, et avec le soutien de *Books from Lithuania*.

Vyras ir moteris

tu pamirši mane tu pamirši mane tu pamirši
ir už tai nenumirsi mielas už tai kad pamirši nemirsi

aš pamiršiu tave aš pamiršiu tave aš pamiršiu
ir nemirsiu vienatine mano gal vien tik todėl ir nemirsiu

Sostinė

tai buvo didis miestas sostinė į ją
tolių šalių pirkliai gabeno moteris ir rūdą
bet vieną naktį mėnuo patekėjęs danguje
išvydo dulkių stulpą ir siaubingą suirutę
ir vietoj sostinės išaušus liko didelis griovys
ir du pirkliai jie ginčijos ar buvo ji išvis
bet kas gi kitas mumyse galėjo šitaip griūti

Virš kopų ramus teka mėnuo

virš kopų
ramus
teka mėnuo
 taip
 tuščia
 many
daug vietos
šiam
vaizdui

Varlė ant lelijos lapo

jei ši varlė žinotų savo begalinį grožį
Viešpatie
 tavam sode
 bajaresnio
 padaro
 nebūtų

L'homme et la femme

tu m'oublieras tu m'oublieras tu oublieras
et pour cela tu ne mourras pas mon bien-aimé, tu ne mourras pas car tu oublieras

je t'oublierai je t'oublierai j'oublierai
et je ne mourrai pas ma seule et unique, peut-être pour cela seulement je ne mourrai pas

Capitale

c'était une grande ville, la capitale, que
les marchands des pays lointains fournissaient en femmes et en métal
mais une nuit la lune qui apparut au ciel
ne vit qu'une colonne de poussière et un chaos terrifiant
à l'aube en lieu et place de la capitale il ne restait qu'un trou béant
et deux marchands disputant si la ville avait existé vraiment
mais quoi d'autre en nous aurait pu céder si brusquement

La lune calme passe au-dessus des dunes

au-dessus des dunes
 la lune
 sereine fait son tour
 le vide
 est
 en moi
 que de place
 pour cette
 image

La grenouille sur une feuille de nénuphar

si la grenouille était consciente de sa beauté sublime
Seigneur

 il n'y aurait pas
 dans ton jardin
 plus répugnante
 créature

Traduit du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis et Jean-Claude Lefebvre

Turinys

Emilija Pliaterytė, skaisti lietuvaitė ir jos seserys

Marie-France de Palacio, Lyginamosios literatūros dėstytoja, Vakarų Bretanės universitetas

Rinktiniai puslapiai iš knygos *Vilnius*

Tomas Venclova, Slavų literatūros profesorius emeritas, Jeilio universitetas

Didžiosios Lietuvos Kunigaikštystės atmintis Baltarusijoje

Anna Zadora, Tyrėja, Strasbūro ir Ženevos universitetai

Žibuntas Mikšys - menininkas tarp dviejų pasaulių

Erika Grigoravičienė, dailės istorikė, Lietuvos kultūros tyrimų instituto (LKTI) mokslo darbuotoja

Ferdinandas Bendoraitis - gydytojas misionierius ir bibliofilas

Philippe Edel, Elzaso-Lietuvos istorijos bendrija

Lenkiškas-lietuviškas Antono de Bary (1831-1888) pagerbimas

Józef Rostafiński (tekstą pristato Piotras Daszkiewiczzius)

Jeano-Emmanuelio Giliberto išvykimo iš Lietuvos paslaptis

Piotr Daszkiewicz, Paryžiaus Nacionalinio Gamtos Muziejaus istorikas

Donaldas Kajokas, eilėraščiai

Ižanga Eglė Kačkutė

Vertė Jean-Claude Lefebvre ir Liudmila Edel-Matuolis.

Summary

Emilia Plater (1806-1831), Lithuanian Virgin and Her Sisters

Marie-France de Palacio, Professor of Comparative Literature, University of Western Brittany

Selected Pages from *Vilnius*

Tomas Venclova, Professor Emeritus of Slavic Languages and Literatures, Yale University

The Memory of the Grand Duchy of Lithuania in Belarus

Anna Zadora, Researcher, Strasbourg University and Geneva University

Žibuntas Mikšys: Artist Between the Two Worlds

Erika Grigoravičienė, Art Historian, Researcher at the Lithuanian Culture Research Institute (LKTI)

Ferdinandas Bendoraitis: Missionary Doctor and Bibliophile

Philippe Edel, Alsace-Lithuania History Circle, Strasbourg

Polish-Lithuanian Homage to Anton de Bary (1831-1888)

Józef Rostafiński (introduced by Piotr Daszkiewicz)

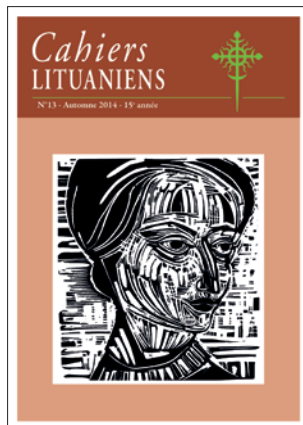
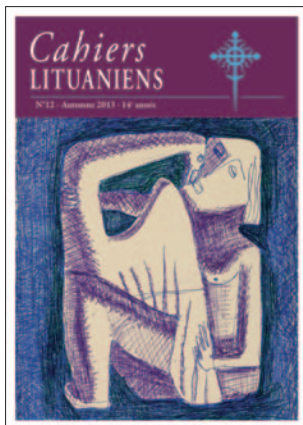
The Enigma of Jean-Emmanuel Gilibert's Departure from Lithuania

Piotr Daszkiewicz, Science Historian, The National Museum of Natural History, Paris

Donaldas Kajokas, poems

Presented by Eglė Kačkutė

Translated by Jean-Claude Lefebvre and Liudmila Edel-Matuolis.



Cahiers LITUANIENS

Cercle d'histoire Alsace-Lituanie

www.cahiers-lituniens.org



N° ISSN 1298-0021